Introduction au marxisme

Ce texte se veut une synthèse actuelle et accessible à tous. Loin des différents mythes, il se réfère directement aux sources originales et, avec une bibliographie choisie, donne des pistes pour des lectures et des développements ultérieurs.

Préambule

> « *La conception d'ensemble de Marx n'est pas une doctrine, mais une méthode. Elle ne fournit aucun dogme tout prêt, mais des points d'appui pour un examen ultérieur* »
> Friedrich Engels[1]

On voit régulièrement paraître des études consacrées à Karl Marx, à lui seul, trop souvent envisagé indépendamment des luttes sociales qui avaient formé ses idées et auxquelles il avait souvent participé. Mais au-delà du seul individu Marx, il y a la richesse d'un courant de pensée et d'action, qui ne se réduit pas à Marx et ne s'arrête pas avec lui. En l'ignorant, on commettrait l'erreur d'isoler artificiellement Marx au sein de l'histoire des idées, et de l'isoler du reste des mouvements sociaux, et des courants socialistes et communistes. En coupant arbitrairement Marx de la critique sociale et de l'action révolutionnaire, il tend à être réduit à « *matière à gloses pour la mise en valeur de leurs connaissances spécialisées par des philosophes de la chaire ayant fait le choix inverse de celui de Marx, celui de l'intégration sociale.* »[2]

Ce courant de pensée dont Marx est un des éléments peut, faute de mieux, être appelé « marxisme », à condition de ne pas donner à ce terme le sens d'un « système » ou d'une « idéologie »[3]. Réduire le « marxisme » à la seule pensée de Marx serait un contre-sens historique, qui se situerait dans la logique de l'idéologie dominante qui parle de « grands hommes » au détriment de courants collectifs d'action et de pensée, et au détriment surtout de l'activité pratique des masses elles-mêmes.
Si on entend par « marxisme » la somme des contre-sens concernant les écrits de Marx, alors on ne trouvera pas de ce pseudo-marxisme dans ce texte. Par « marxisme », il ne faut pas entendre un système figé. Il s'agit en fait d'une théorie qui se développe par construction collective ; il ne faut jamais oublier que Marx s'est largement inspiré non seulement d'auteurs antérieurs et contemporains, mais surtout de l'observation d'un mouvement ouvrier agissant par lui-même (en particulier, à l'époque, les mouvements ouvriers en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne, etc.). Il n'y a donc pas un « moment Marx », sans racines ni suites, qui relèverait uniquement de l'histoire des idées. Le « marxisme », comme socialisme révolutionnaire critique, s'inscrit comme partie prenante d'un mouvement vers l'émancipation générale, aspiration qui est toujours actuelle.
L'essentiel du marxisme se résume dans le constat de la violence du mode de production capitaliste, et dans la conviction que les travailleurs (ou prolétaires) partout dans le monde, en vivant une situation d'exploitation et d'aliénation, et en participant à des luttes collectives de leur classe sociale, acquièrent une conscience de classe qui peut les mener à remplacer le capitalisme par une autre organisation sociale, sans travail salarié, sans État et sans frontières : le communisme.

Loin de cette définition, on peut observer que ceux qui déclarent s'opposer au marxisme le font très souvent sur la base de mythes, d'approximations ou de contre-vérités. Sans connaître la réalité de la critique marxiste, ceux qui pensent se situer au-delà du marxisme se trouvent en fait généralement

---

[1] Friedrich Engels, lettre à Werner Sombart, 11 mars 1895, traduit d'après *Marx Engels Werke*, volume 39, Dietz Verlag, Berlin, 1984, p. 428.
[2] Louis Janover, « Pratique de l'insoumission », *Magazine littéraire* n° 324, septembre 1994, dossier Marx, p. 18.
[3] « *Ceux qui ont lu Marx savent que sa méthode est une critique radicale des idéologies* » (*Internationale Situationniste* n° 10, mars 1966, p. 487). Marx a désavoué le terme « marxiste » ; l'usage et la nécessité de désigner un courant de pensée identifiable nous font adopter ce mot tout en ayant conscience de ses défauts.

en-deçà de celui-ci. Le marxiste Boris Souvarine écrivait en 1933 : « *Il ne se passe guère de jour où quelque pontife de la culture bourgeoise n'inscrive au passif d'un marxisme imaginaire les idées les plus contraires, les faits les plus étrangers au marxisme réel.* » Il ajoutait que « *les marxistes repentis éprouvent le besoin d'oublier Marx pour mieux le contredire et le chargent arbitrairement d'erreurs de leur crû afin de pouvoir plus aisément le "dépasser"* », et enfin que l'idéologie officielle en Russie était une « *antinomie achevée du marxisme authentique.* »[4] Entre ceux qui trompent et ceux qui se trompent, le marxisme est donc un inconnu célèbre, que l'on ne peut appréhender réellement qu'en critiquant préalablement toutes les propagandes idéologiques et étatiques.

Donc, qu'est-ce que le marxisme ? S'il existe un « marxisme », ce ne peut être qu'une méthode de critique de l'aliénation et des souffrances provoquées par les rapports sociaux capitalistes, c'est-à-dire par ce mode de production et d'organisation sociale. C'est « *l'analyse et par là même la critique du système* »[5]. Marx avait annoncé clairement : « *Si construire l'avenir et dresser des plans définitifs pour l'éternité n'est pas notre affaire, ce que nous avons à réaliser dans le présent n'en est que plus évident : je veux dire la critique radicale de tout l'ordre existant.* »[6] Cette activité critique débouche sur la nécessité de participer en pratique à la transformation de cette société, à la transformation du monde par et pour l'immense majorité. Le marxisme étant une méthode de connaissance critique du présent, il contribue à comprendre comment participer consciemment à sa transformation. On n'y trouvera ni dogme, ni ligne politique toute faite qu'il ne resterait plus qu'à répéter pour convaincre de sa validité.

Le marxisme est donc un outil théorique vivant, qui s'enrichit des innovations des luttes. Il ne s'agit pas d'accepter tout ce qu'a pu écrire tel ou tel, mais de s'inspirer de ce qui dans les écrits des auteurs socialistes et communistes a passé l'épreuve des faits. Les écrits de Karl Marx, comme ceux de tous les autres auteurs, doivent être lus comme des contributions non exclusives à l'élaboration d'une pensée critique actuelle, se basant évidemment avant tout sur la situation sociale présente et sur le mouvement réel des luttes dans le monde. Tout texte « marxiste », comme tout texte politique en général, n'a d'intérêt et de sens que lu avec un esprit critique constant. Et le fait de citer un extrait d'un texte n'implique pas forcément un accord avec l'ensemble de ce texte.

Marx n'a pas élaboré un système qu'il aurait ensuite expliqué dans ses textes ; au contraire, il a toute sa vie (ou du moins de 1842 jusqu'à sa mort en 1883) cherché à la fois à saisir les raisons de la misère, de l'exploitation, et de l'aliénation, et en même temps à participer au mouvement révolutionnaire de transformation du monde[7] - mouvement devant selon lui être mené par « l'immense majorité », celle justement qui subit la misère, l'exploitation, et l'aliénation.

Marx était un homme de son époque, qui n'est qu'un des inspirateurs d'une méthode critique d'analyse de la société. Mais les éléments structurels fondamentaux de la société actuelle étaient déjà analysés dans ses textes. Il a d'ailleurs été trop optimiste : du fait qu'il était amené à analyser des phénomènes qui n'en étaient en fait qu'à leurs débuts à l'époque, il a parfois pensé voir la fin du capitalisme de son vivant. L'optimisme de Marx était en fait largement partagé par les autres socialistes de l'époque[8]. Marx était animé par une grande curiosité intellectuelle, soucieux de tout vérifier par lui-même, d'exercer son esprit critique à toutes les idées et théories, et surtout de les confronter à la réalité. « *Marx lui-même n'a jamais prétendu à l'infaillibilité et rien n'est plus contraire à l'esprit de sa doctrine que les jugements historiques infaillibles.* »[9] Ce qui le caractérise,

---

[4] Boris Souvarine, « Anniversaire et actualité », *La Critique Sociale* n° 8, avril 1933, p. 57. Souvarine écrit également qu'il « *ne sied pas d'élever des statues à un grand briseur d'idoles* » (p. 58).

[5] Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 22 janvier 1858, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1963, préface, p. C.

[6] Karl Marx, *Annales franco-allemandes*, 1844.

[7] Cf la onzième et dernière des « Thèses sur Feuerbach » : « *Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter *le monde de diverses manières ; ce qui importe, c'est de le* transformer. » Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*, dans Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, 1994, p. 235 (souligné dans l'original).

[8] Voir Jean Touchard et al., *Histoire des idées politiques*, PUF, 1959, tome second, p. 714.

[9] Rosa Luxemburg, *La Question nationale et l'autonomie*, Le Temps des cerises, 2001, p. 31.

c'est l'esprit de synthèse. Il ne saurait donc être question d'une « source » unique ou surgie de nulle part : il y a l'histoire et les leçons permanentes des combats spontanés pour l'émancipation, qui préexistent à la théorie, et en sont l'inspiration première et indispensable. D'autre part, « *avant Marx et indépendamment de lui, il y a eu un mouvement prolétarien et divers systèmes socialistes, qui correspondaient, chacun à sa manière, aux conditions de l'époque, qui étaient une expression théorique des aspirations de la classe ouvrière à s'émanciper.* »[10] Une véritable réussite pour le « marxisme » serait en fait la disparition du terme, son dépassement par intégration au sein d'un mouvement bien plus vaste et agissant concrètement pour l'auto-émancipation universelle.

Les marxistes veulent participer à l'auto-émancipation de l'Humanité, en abolissant toutes les sources d'oppression. Mais le « marxisme » croule depuis longtemps sous les fausses légendes. Marx a clairement critiqué ceux qui « *à l'organisation graduelle et spontanée du prolétariat en classe* » veulent substituer « *une organisation de la société fabriquée de toutes pièces par eux-mêmes.* » Dans ce passage du *Manifeste communiste* (1848), Marx ajoute que, pour ces « critico-utopiques », « *l'avenir du monde se résout dans la propagande et la mise en pratique de leurs plans de société* »[11]. C'est une récusation par avance d'une des principales trahisons par des courants prétendus marxistes. La théorie de Marx part des luttes concrètes, se nourrit des initiatives directes des travailleurs, et ne cherche pas à les « enrégimenter ». Vouloir diriger les luttes à la place des travailleurs mobilisés, c'est à la fois tuer la spontanéité, empêcher le développement autonome de la lutte, briser la prise de conscience du monde qu'une lutte autogérée apporte ; c'est enfin une attitude opposée au marxisme. Bien évidemment, la spontanéité ne vient pas de nulle part, elle émerge de l'expérience de l'exploitation d'une part, de l'expérience et de l'exemple des luttes d'autre part – et, essentiellement, de la conscience de classe qui découle de ces deux éléments.

Il y a, sur ces points comme sur d'autres, une opposition évidente entre Marx et certains « marxistes ». Vers la fin du XIXe siècle, la social-démocratie a élaboré un prétendu « marxisme » (alors même que de nombreux textes fondamentaux de Marx étaient encore inconnus) qui s'est avéré être une idéologie de parti, manipulée par des dirigeants sans réel contrôle des adhérents. Comme l'a écrit Karl Korsch, « *dans cette phase historique, le "marxisme" n'a pas été, pour le mouvement ouvrier qui l'avait adopté de façon toute formelle, une véritable "théorie", c'est-à-dire "expression générale, et rien d'autre, du mouvement historique réel" (Marx), mais n'a jamais été qu'une "idéologie" que l'on prend toute armée "à l'extérieur".* »[12]
Juste après la Première Guerre mondiale, Rosa Luxemburg séparait clairement « *le marxisme véritable* » de « *cet "ersatz" du marxisme qui s'étala si longtemps dans la social-démocratie comme marxisme officiel.* »[13] Au fond, « marxisme » et « officiel », de même que « marxisme » et « orthodoxe », sont des mots qui ne vont pas ensemble, et en fait s'opposent fondamentalement.
La social-démocratie a ainsi simplifié, droitisé, et falsifié la pensée de Marx. Ces partis étaient d'ailleurs influencés par le « socialisme d'État » lassallien (d'après Ferdinand Lassalle, 1825-1864). Dans cette lignée, les sociaux-démocrates russes sont allés encore plus loin. « *L'émancipation des classes travailleuses doit être conquise par les classes travailleuses elles-mêmes* » pour Marx (octobre 1864)[14], alors que Lénine se revendiquait ouvertement d'un « *pouvoir dictatorial personnel* » (avril 1918), qu'il a lui-même exercé - se situant donc, en opposition directe avec Marx, dans la tradition du pouvoir d'une minorité sur une majorité opprimée. On ajoutera que Lénine s'est également largement inspiré des dirigeants sociaux-démocrates de l'époque (en particulier Karl Kautsky), qui substituèrent à la pensée de Marx une simplification, un « marxisme vulgaire », vidant cette pensée de sa substance révolutionnaire et réellement critique. Une analyse marxiste montre que

---

[10] Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 97.
[11] Karl Marx, *Manifeste communiste*, traduction de Laura Lafargue revue par Engels, Giard, 1901, p. 58 (trad. revue).
[12] Karl Korsch, *Marxisme et philosophie*, Ed. de minuit, 1976, p. 35.
[13] Rosa Luxemburg, *Discours sur le programme* (31 décembre 1918), dans André et Dori Prudhommeaux, *Spartacus et la Commune de Berlin, 1918-1919*, Spartacus, 1977, p. 71.
[14] Karl Marx, *Statuts de l'Association internationale des travailleurs*, traduit d'après *Marx Engels Gesamtausgabe* (MEGA), volume I - 20, Akademie Verlag, Berlin, 2003, p. 13.

les rapports de production en URSS n'ont jamais été socialistes, ils sont toujours restés capitalistes, fonctionnant selon le triptyque décrit par Marx dans *Le Capital* : salariat - marchandises - argent. La bureaucratie d'État a pris la place de la bourgeoisie en tant que classe dominante exploiteuse ; de même en Chine, où le régime passe progressivement du capitalisme d'État au capitalisme de marché, sans avoir jamais abandonné l'exploitation capitaliste et l'asservissement du prolétariat.

Au fond, la ligne de séparation est :
* d'un côté les marxistes qui militent pour une révolution démocratique et l'instauration de la démocratie réelle, notamment par l'abolition des rapports sociaux capitalistes ;
* de l'autre différents courants (dont les réformistes et les léninistes), qui sont fondamentalement pour le pouvoir d'une petite minorité : soit en respectant les institutions actuelles qui recouvrent essentiellement une dictature de la classe capitaliste, soit en instaurant le pouvoir d'une infime minorité, « au nom » du prolétariat.
Avec la plus grande clarté, Marx écrivait dans le *Manifeste communiste* : « *Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité.* »[15]
D'autre part, le marxisme vise à l'abolition des États-nations, il est donc anti-nationaliste et clairement internationaliste.
Le marxisme c'est notamment la lutte pour l'auto-libération du prolétariat mondial, pour l'abolition du capitalisme, pour en finir avec le travail salarié et avec les États qui sont des instruments d'oppression. Marx était un révolutionnaire pour la conquête de la démocratie réelle - par exemple, son journal la *Nouvelle Gazette Rhénane* portait comme sous-titre : « Organe de la Démocratie ». Il militait pour l'abolition de la dictature bourgeoise par une révolution du plus grand nombre, dirigée par le plus grand nombre.

Le marxisme est une pensée critique, mais pas un « système » : « *je n'ai jamais établi de "système socialiste"* » écrivait Karl Marx à la fin de sa vie[16]. Il s'agit d'analyser le monde, en s'inspirant d'une méthode qui doit lier intimement pratique et théorie. On constate qu'il existe dans les sociétés capitalistes des classes sociales, dont l'antagonisme trouve sa source dans le rapport social d'exploitation et d'aliénation qu'est le travail salarié.

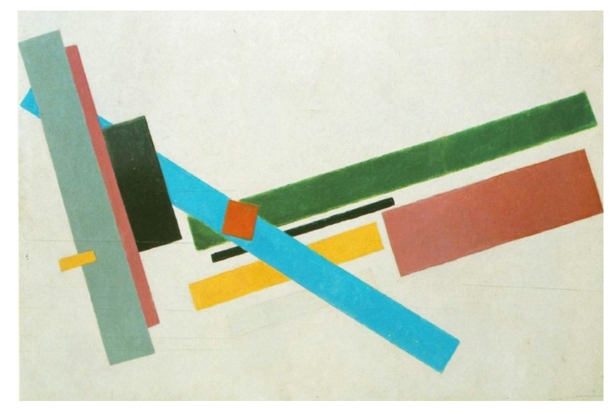
Voici donc en quelques mots les principaux fondamentaux du marxisme :
* L'opposition à un système économique inégalitaire, basé sur l'aliénation, l'exploitation du plus grand nombre (par le système du salariat), et dirigé vers la réalisation de profit pour quelques uns, et non vers la satisfaction des besoins de tous. Il s'agit du capitalisme, mais on peut évidemment imaginer d'autres systèmes présentant les mêmes caractéristiques essentielles, auxquels les marxistes s'opposeraient également. Par la transformation de la société, le marxisme estime nécessaire d'arriver à une société basée sur la coopération et la gratuité.
* « *L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* » : cette phrase fondamentale ne doit pas être considérée comme une simple formule, mais bien comme une exigence incontournable, devant être prise au pied de la lettre. Engels précisa que « *Marx comptait uniquement et exclusivement sur le développement intellectuel de la classe ouvrière, tel qu'il devait résulter nécessairement de l'action unifiée et de la discussion.* » (préface de 1890 au *Manifeste communiste*). Ce principe inhérent au véritable marxisme implique l'auto-émancipation, ainsi que la démocratie comme élément fondateur indispensable pour une nouvelle société (que l'on appelle socialisme ou communisme), société à construire, débarrassée des différentes formes de domination. En fin de compte, « *l'émancipation de la classe productive est celle de tous les êtres humains sans distinction de sexe ni de race* »[17].

---

[15] Karl Marx, *Manifeste communiste*, traduction de Laura Lafargue, Giard, 1901, p. 30.
[16] Karl Marx, *Notes critiques sur Adolphe Wagner*, 1880, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1968, Appendice III, p. 1532.
[17] Karl Marx, *Considérants du programme du Parti Ouvrier Français*, 1880, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Pléiade, 1963, p. 1538.

Le but, socialisme ou communisme, ne désigne pas une société entièrement définie à l'avance. C'est le « *mouvement qui abolit les conditions présentes* ». C'est au mouvement réel de déterminer et de créer une société débarrassée du capitalisme, des hiérarchies, de l'exploitation et de l'aliénation ; c'est-à-dire que le « *mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité* » (Marx, *Manifeste communiste*) peut seul faire exister le socialisme/communisme, de la façon que les conditions sociales et la volonté des masses détermineront. Il y a donc rejet de l'idéologie : « *La théorie révolutionnaire est maintenant ennemie de toute idéologie révolutionnaire* »[18].
* L'internationalisme, qui est à la fois : 1) le constat de l'intérêt commun des travailleurs du monde entier – donc de la nécessité de la lutte au niveau mondial ; 2) l'objectif du dépassement des nations dans une communauté humaine mondiale. Il pourrait être plus juste de parler plutôt de « mondialisme », même si ce terme est malheureusement galvaudé (comme bien d'autres). L'expérience historique permet de faire le constat qu'en pratique, le nationalisme s'oppose à la fois au raisonnement rationnel et aux intérêts des travailleurs.
* La connaissance et l'analyse de l'histoire, et la conception matérialiste de l'histoire. Cette dernière ne peut être appliquée qu'après-coup uniquement, elle ne sert pas à « lire » le futur. L'activité consciente des êtres humains est loin de ne dépendre que de circonstances conjoncturelles. Contrairement à ce qu'a écrit un célèbre philosophe bourgeois (Hegel), le réel n'est pas toujours rationnel, et le rationnel ne devient pas toujours réel. « *La méthode matérialiste consiste à remplacer les arguties et les disputes relatives à des notions abstraites par l'étude du monde réel.* »[19] De cette conception matérialiste et critique de l'histoire a parfois été faite une vulgarisation abusive sous le nom de « matérialisme historique », qu'il vaut mieux éviter. Pour Marx, il s'agit de se baser sur « *les conditions réelles de la vie* », donc de prêter une grande attention aux conditions sociales.
* Le constat de l'existence de classes sociales qui divisent les êtres humains ; le constat des profondes inégalités et injustices entre ces classes ; et le constat que tant que la division de la société en différentes classes existera, il y a aura des luttes entre ces classes : c'est le constat de l'existence de la lutte des classes. En conséquence, tout en participant actuellement à la lutte de classe des travailleurs, les marxistes militent pour une réorganisation de la société visant à la fin de la division des êtres humains en classes sociales – et donc à la fin de la lutte des classes.
* Le libre exercice de l'esprit critique. « *Doute de tout* »[20] disait Marx, le but étant de connaître la réalité telle qu'elle est, pour mieux la comprendre et ainsi la transformer. Le « marxisme » est une théorie critique de la réalité.

Ces principes, ou certains d'entre eux, peuvent parfaitement être partagés par d'autres théories politiques et sociales : les marxistes ne cherchent pas à s'isoler, tout au contraire, le but est de contribuer à la constitution d'un mouvement d'ensemble de la société pour créer « *une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement pour tous.* »[21]
Voici donc une introduction à un marxisme du XXIe siècle.



[18] Guy Debord, *La Société du spectacle*, Gallimard, 1992, p. 121 (thèse 124).
[19] Anton Pannekoek, *Lénine philosophe, examen critique des fondements philosophiques du léninisme*, Spartacus, 1970, p. 22.
[20] Cité dans David Riazanov, *La Confession de Karl Marx*, Spartacus, 1969, p. 4.
[21] Karl Marx, *Manifeste communiste*, traduction de Laura Lafargue, p. 45.

1 : La conception matérialiste de l'histoire

« *Cette base matérialiste est ce qui, de mon avis, distingue le socialisme critique et révolutionnaire de ses prédécesseurs* »
Karl Marx[22]

Il ne peut pas y avoir de véritable réflexion politique sans conscience historique. Pour pouvoir participer à la transformation du monde par et pour l'immense majorité, il faut connaître et comprendre le monde dans sa complexité. Le marxisme se base notamment sur une connaissance et une analyse des divers aspects de l'histoire, en adoptant une conception matérialiste de l'histoire.
Selon Marx et Engels, on doit comprendre que la « *société civile est, en vérité, le creuset et le théâtre de toute histoire, et combien est absurde la traditionnelle conception de l'histoire qui néglige les circonstances réelles et se limite aux faits et gestes retentissants.* »[23] Il est à noter néanmoins que, depuis, les conceptions de Marx ont été souvent reprises, à tel point « *qu'une partie au moins des conséquences du marxisme* […] *fait désormais partie de l'horizon ordinaire de tout historien* »[24].
Les idées et les idéologies ont un poids important sur le cours de l'histoire ; mais elles ne viennent pas de nulle part, ce sont elles-mêmes des constructions historiques. La base, ce sont les relations sociales entre les êtres humains. Par ailleurs, il y a évidemment une part d'aléatoire dans l'histoire[25], de même qu'une influence des individus particuliers. Mais ce qui est le plus déterminant pour les grandes évolutions au sein de la société humaine, ce sont les rapports entre les classes sociales, l'évolution des modes de production. On peut ainsi observer l'influence des changements structurels lents et profonds sur des événements particuliers et ponctuels. Fondamentalement, « *cette conception de l'histoire montre que les circonstances font les hommes tout autant que les hommes font les circonstances.* »[26]

L'analyse matérialiste de l'histoire prend donc en compte l'importance des rapports sociaux qui régissent la vie des êtres humains. L'essence de la conception matérialiste de l'histoire, c'est de considérer les faits sans se laisser berner par les déclarations des prétendus « grands hommes » (et en particulier des dictateurs successifs). On observe donc en particulier l'importance des structures sociales et de leurs évolutions sur le temps long.
Les marxistes doivent s'efforcer de connaître le mieux possible l'histoire et ses divers aspects, en étudiant les faits et leurs causes. Particulièrement fructueuse est l'étude critique des mouvements de mobilisations populaires, ainsi que des grands bouleversements sociaux. Comme l'a écrit le marxiste Julian Borchardt, « *le matérialisme historique ne prétend pas expliquer les événements historiques par la situation économique* ». Et il ajoute plus loin : « *Ce sont les transformations sociales qui sont importantes. Et une conception de l'histoire n'a donc absolument pas pour but d'expliquer les événements isolés, mais de nous permettre de comprendre les bouleversements sociaux.* »[27]

En examinant des événements nouveaux, comme la Commune de Paris en 1871, Marx a pris en compte la créativité des masses en lutte : il amenda et compléta en conséquence sa théorie révolutionnaire. D'où, entre autres, le passage de la préface de 1872 au *Manifeste communiste*, où Marx et Engels corrigent le texte dépassé de 1848 en se basant notamment sur l'expérience de la

---

[22] Brouillon de lettre de Karl Marx à Carlo Cafiero, 1879 (le texte est rédigé par Marx directement en français), dans Carlo Cafiero, *Abrégé du Capital de Karl Marx*, Le Chien rouge, 2008, p. 157.
[23] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, Pléiade, 1982, p. 1068.
[24] Thierry Aprile, « Marxisme et histoire », dans *Historiographies, concepts et débats*, Gallimard, 2010, p. 516. Le marxiste Paul Mattick écrit que « *la conception matérialiste de l'histoire est, depuis longtemps, tranquillement plagiée par la science sociale bourgeoise* » (*Le Marxisme, hier, aujourd'hui et demain*, Spartacus, 1983, p. 24).
[25] Dans une lettre à Kugelmann le 17 avril 1871, Marx écrit que l'histoire « *serait de nature fort mystique si les "hasards" n'y jouaient aucun rôle.* »
[26] Marx et Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Marx, *Œuvres*, tome III, op. cit., p. 1072.
[27] Julien Borchardt, *Le Matérialisme historique, introduction à la conception matérialiste de l'Histoire*, L'Eglantine, 1931, p. 32 et 50.

Commune[28]. La théorie doit s'inspirer et se nourrir du réel. À l'inverse, plaquer des schémas préalables sur le réel est une démarche qui tient de l'idéologie. La théorie critique se sépare clairement de l'idéologie ; l'activité critique et théorique se pratique entre autres en opposition aux idéologies. L'expérience historique précise le projet communiste, les moyens d'y parvenir et les moyens à éviter.

Le facteur historique premier, c'est donc l'activité sociale : l'existence, les luttes, les revendications des travailleurs. Cette lutte sociale se déroule en fonction de l'état du système économique et politique du monde ; elle ne se pratique pas à partir de rien, mais à partir d'une situation historique donnée, « état présent » qu'il s'agit précisément de combattre et de dépasser. Puisque l'objectif est la transformation du monde par le plus grand nombre, le plus grand nombre doit donc acquérir et améliorer les savoirs (notamment historiques), se forger son propre esprit critique. C'est une condition indispensable de l'action collective d'émancipation.
La conception matérialiste de l'histoire est « *un instrument de connaissance et d'explication de la réalité sociale et historique.* »[29] C'est en connaissant le mieux possible le contexte social et ses contraintes, que les êtres humains peuvent changer les conditions d'existence pour et par eux-mêmes. Connaître et comprendre la réalité amène à vouloir et pouvoir la transformer. Comme l'écrit Anton Pannekoek, « *le matérialisme historique est tout d'abord une explication, une conception de l'histoire, et surtout, des grands événements, des grands mouvements des peuples, des grands renversements sociaux.* »[30]

L'essentiel de la vision marxiste de l'histoire a été en fait, depuis sa formulation, reconnue plus largement :
1) L'histoire est composée d'une série d'évolutions des structures mêmes de la société – en particulier des formes d'organisation sociale ;
2) Ces changements sont d'abord des conséquences des conditions de vie des êtres humains, et des transformations de la conscience de sa situation au sein des différentes classes sociales. Cette conscience est influencée par l'expérience de la vie en société dans une société organisée de façon donnée. Il s'agit donc de partir de l'ensemble de la réalité des rapports humains : « *Le nouveau matérialisme se situe au point de vue de la société humaine, ou de l'humanité sociale.* »[31]

Cependant, ce n'est pas parce que le marxisme veut baser ses actions sur une analyse rigoureuse, « scientifique », de la réalité, qu'il en deviendrait lui-même une science. Non seulement la conception matérialiste de l'histoire ne permet pas de prévoir l'avenir, mais surtout elle amène à ne pas en simplifier le cours. Avec leur conception, « *Marx et Engels rompaient avec le cliché d'un progrès unilinéaire* »[32].
D'autre part, la conception matérialiste de l'histoire n'est pas un dogmatisme mécaniste : « *Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas d'une façon arbitraire ni dans des circonstances librement choisies ; ils la font dans des conditions qu'ils ont trouvées devant eux, qui leur ont été léguées par le passé, bref, dans des circonstances données.* »[33] Il n'en reste pas moins que l'histoire est faite par les êtres humains eux-mêmes : « *ce n'est certes pas l'"Histoire" qui se sert de l'homme comme d'un moyen pour œuvrer et parvenir – comme si elle était un personnage à part – à ses propres fins ; au contraire, elle n'est rien d'autre que l'activité de l'homme poursuivant ses fins.* »[34] Le marxisme, c'est justement « *l'idée qu'une autre histoire est possible, qu'il n'y a pas de*

---

[28] Préface à la réédition allemande du *Manifeste communiste*, juin 1872, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, p. 1490-1492.
[29] Maximilien Rubel, *Karl Marx, essai de biographie intellectuelle*, Rivière, 1971, p. 161.
[30] Anton Pannekoek, « Le matérialisme historique », 1919.
[31] Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*, dans Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, 1994, p. 235.
[32] Karl Korsch, *Karl Marx*, Champ libre, 1976, p. 77.
[33] Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, dans *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, Payot, 1970, tome 1 (« *Sociologie critique* »), p. 119.
[34] Friedrich Engels, *La Sainte famille*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, op. cit., p. 526.

destin, que l'existence de l'homme est ouverte »[35]. Loin des clichés, il faut rappeler que « *si le marxisme n'est pas un "volontarisme", il n'est pas non plus un "mécanicisme".* »[36] L'action consciente des travailleurs est une condition *sine qua non* de la transformation de la société dans le sens de l'auto-émancipation, le moteur ne peut être que leur action qu'ils décident eux-mêmes démocratiquement, en connaissance de cause.

Les structures d'exploitation, de domination, d'oppression – le capitalisme, l'État, la division des êtres humains en classes sociales, le patriarcat, le racisme, etc. – n'existent pas depuis toujours et ne sont pas éternelles. Elles ne sont pas seulement des déterminants de l'histoire, mais aussi et surtout sont déterminées par elle. Elles ont une origine historique, et peuvent disparaître dans le cours ultérieur de l'histoire – à condition qu'un mouvement de transformation aille dans le sens de leur abolition.

2 : Le capitalisme, le salariat, le patriarcat

> « *Une chaîne retenait l'esclave romain ; ce sont des fils invisibles qui rivent le salarié à son propriétaire. Seulement ce propriétaire, ce n'est pas le capitaliste individuel, mais la classe capitaliste.* »
> Karl Marx[37]

Il est indispensable, pour comprendre la société actuelle, d'analyser le système économique qui domine le monde entier : le capitalisme. Dans ce but, le marxisme applique une méthode d'analyse critique. « *L'œuvre principale de Marx – et cela est vrai de toute sa philosophie – n'est pas une bible faite de vérités définitives et établies une fois pour toutes, c'est au contraire une incitation permanente au travail intellectuel, à la recherche et à la lutte incessante pour la vérité.* »[38]

Le mode de production capitaliste repose sur l'exploitation et l'aliénation. Le mouvement capitaliste de base peut se résumer par la formule suivante : le capital, qui correspond à une certaine quantité d'argent, permet d'acheter des marchandises, qui une fois transformées et revendues rapportent plus d'argent. Autrement dit : A → M → A bis.
M désigne les marchandises, le profit des capitalistes est la différence entre A bis et A. Autrement dit, la somme d'argent A permet l'achat des moyens de production, des matières premières, et du temps de travail des salariés → ce qui aboutit à la production d'une marchandise → puis à la vente de cette marchandise → qui rapporte la somme d'argent A bis (qui est plus importante).
Il importe de comprendre ce qu'est la forme marchandise : « *Un homme qui produit un article pour en user immédiatement, et pour le consommer lui-même, crée un* produit*, non une* marchandise. »[39]
Et au bout du compte, « *dans une société qui repose sur l'échange des marchandises, on n'obtient que par voie d'échange. Quiconque n'apporte pas de marchandises, n'a pas de moyen de subsistance.* […] *La production et la vente de marchandises sont devenues la condition de l'existence humaine.* »[40]
Le prix moyen de base est la somme des frais de production + la plus-value. Tant que le système du salariat existe, il y a exploitation. Donc, il faut abolir le système du travail salarié : dans *Le Capital*, Marx « *a montré que pour supprimer l'exploitation, il faut avant tout, il faut exclusivement que soit supprimée la vente de la force de travail, autrement dit le salariat* »[41]. Mais les capitalistes peuvent

---

[35] Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Nagel, 1966, p. 209.
[36] Jean Touchard et al., *Histoire des idées politiques*, PUF, 1959, p. 652.
[37] Karl Marx, *Le Capital*, chapitre XXIII, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Pléiade, p. 1076.
[38] Passage rédigé par Rosa Luxemburg, dans Franz Mehring, *Karl Marx, histoire de sa vie*, Messidor, 1983, p. 416.
[39] Karl Marx, *Salaire, prix et plus-value*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Pléiade, p. 501.
[40] Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, Smolny, 2008, p. 335.
[41] Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, op. cit., p. 418.

avoir recours à d'autres formes d'exploitation du travail, par exemple en contraignant les travailleurs à se déclarer « auto-entrepreneurs » : cela permet aux capitalistes de rétablir une sorte de salaire à la pièce, tout en contournant les garanties sociales associées aux salaires qui ont été conquises par des décennies de luttes.

Selon Marx, c'est donc la force de travail des salariés qui est l'élément actif permettant de créer la plus-value ; et c'est l'exploitation de cette force de travail qui est la source des profits. En système capitaliste, la production a pour but la réalisation de profit, et non la satisfaction de besoins. L'objectif est de créer un bénéfice pour ceux qui dirigent la production.
Néanmoins, le marxisme n'ignore nullement l'influence du rapport entre l'offre et la demande sur les variations des prix – de même que les façons dont la demande peut varier par rapport aux besoins (« sous-consommation » par manque d'argent pour obtenir ce qui est nécessaire ; à l'inverse, création artificielle de demande par la publicité, etc.). La valeur d'usage des marchandises, ou la perception juste ou non de cette valeur d'usage, a par ce biais une certaine influence sur les variations des prix, et avant tout sur la possibilité de réaliser la plus-value.

La logique du capitalisme fait que ce qui est produit ou non est déterminé par la perspective de réalisation d'un profit monétaire pour ceux qui possèdent les moyens de production. Cela limite donc l'éventail de ce qui est produit, mais pas d'après les besoins, ni d'après l'utilité ou la nocivité de ces produits (que l'on pense par exemple à la florissante industrie de l'armement). Mais d'après Marx, il existe une tendance à la baisse du taux de profit. Cela oblige la classe capitaliste à lutter contre cette tendance ; par des tentatives d'accroître le taux de profit, et tout du moins pour le maintenir. C'est la « baisse tendancielle du taux de profit » ; mais il y a la possibilité de compensation notamment par la sur-exploitation des travailleurs : intérim, baisse du salaire réel (par le gel des salaires malgré l'inflation), heures supplémentaires non-payées, rogner sur les droits sociaux, etc. (plus généralement : tout mécanisme accroissant la productivité du travail sans accroissement du salaire). Ces mesures sont imposées aux travailleurs, notamment s'il y a une pression extérieure, ce qui est le cas avec un chômage important. Ces moyens de lutte de la classe capitaliste permettent un maintien du taux de profit, grâce à un accroissement du taux d'exploitation des salariés.

L'hégémonie croissante dans le travail de la forme salariale caractérise le mode de production capitaliste. L'exploitation du travail de la majorité pour le profit d'une minorité privilégiée se fait par la prédominance du travail salarié. « *L'existence d'une classe qui ne possède rien en dehors de sa capacité de travail est une condition nécessaire du capital.* […] *Le capital suppose donc le travail salarié, le travail salarié suppose le capital : ils sont la condition l'un de l'autre ; ils se créent mutuellement.* »[42] « *Le processus de production capitaliste* […] *produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié.* »[43]

Par le salariat, on est obligé de vendre une partie de son temps de vie ; on est dépossédé d'une partie de sa vie. Le salarié se faisant voler son temps par son exploiteur, Marx a écrit cette condamnation sans appel : « *le système du travail salarié est donc un système d'esclavage* »[44]. Le salariat est un travail aliéné et aliénant. Le travailleur n'a pas de maîtrise de son travail, ni du produit de son travail. Le travailleur ne détermine pas son activité, il ne s'appartient plus, il appartient à l'entreprise qui loue sa force de travail. Dès lors, « *la production est uniquement production pour le* capital*, au lieu que les instruments de production soient des moyens pour un épanouissement toujours plus intense du processus de la vie pour la* société *des producteurs.* »[45] C'est une partie de son temps de vie que vend le travailleur : ce temps ne reviendra jamais, d'où la formule : « *On perd sa vie à la gagner* ».

[42] Karl Marx, *Travail salarié et capital*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Pléiade, p. 214 et 215.
[43] Karl Marx, *Le Capital*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Pléiade, p. 1081.
[44] Karl Marx, *Critique du programme de Gotha*, dans *Œuvres*, tome I, Pléiade, p. 1426.
[45] Karl Marx, *Le Capital, livre III*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1032.

La logique aliénante du mode de production entraîne souvent un contrôle voire un « flicage » des travailleurs : par le système du salaire à la pièce, par l'écoute des conversations (notamment dans les centres d'appel), la vidéo-surveillance, les évaluations individuelles, la « culture du résultat », etc. Tout cela participe d'un processus de déshumanisation. Dans son travail, le salarié n'est plus qu'un élément interchangeable du système de production. Comme l'a écrit Marx, « *ce qui caractérise l'époque capitaliste, c'est donc que la force de travail acquiert pour le travailleur lui-même la forme d'une marchandise qui lui appartient, et son travail, par conséquent, la forme de travail salarié. D'autre part, ce n'est qu'à partir de ce moment que la forme marchandise des produits devient la forme sociale dominante.* »[46] Dans ce cadre, l'être humain est réduit au rôle de simple rouage d'un ensemble qui lui échappe[47]. Dans la routine du salariat, le travail est souvent répétitif, la créativité y est bridée, atrophiée.
Les individus sont donc enserrés, comprimés par l'ensemble des contraintes du mode de production capitaliste. Ces contraintes contribuent à la violence diffuse qui parcourt la société. Le capitalisme s'oppose donc à la liberté, à l'épanouissement des potentialités de chacun. Chaque être humain a en lui différentes facettes, qui s'expriment ou non suivant les situations dans lesquelles il est placé : une société de « guerre de tous contre tous », comme l'est le système capitaliste, tend à faire ressortir ce qu'il y a de plus bas.

L'observation empirique montre que « *les rapports de travail sont d'abord des rapports sociaux d'inégalité qui confrontent tout un chacun à la domination et à l'expérience de l'injustice.* »[48] Dans le mode de production capitaliste, la concurrence règne entre les entreprises, mais également une concurrence tend à exister entre les salariés. La concurrence isole et oppose les travailleurs, ce qui affaiblit leur position face au patronat – et c'est bien le but recherché. Car en réalité les travailleurs ont des intérêts communs : salaire, conditions de travail, etc. Ces intérêts les opposent ensemble aux capitalistes. Pour se défendre, pour améliorer leur situation, les travailleurs gagnent à faire cesser la concurrence entre eux et à se regrouper, s'associer. Ces associations peuvent prendre plusieurs formes, notamment les syndicats et les mouvements ponctuels comme les grèves. L'aboutissement ultime de ce processus serait la victoire commune de toute la classe travailleuse, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus de patronat, plus de concurrence, plus de système du salariat : autrement dit, l'autogestion. L'autogestion est un moyen de briser le fonctionnement hiérarchique, et de contribuer à faire disparaître les inégalités.

Actuellement, la concurrence domine les travailleurs : il faut trouver un emploi (c'est-à-dire en fait un salaire) au détriment d'autres chômeurs, il faut être « performant » pour éviter le risque du chômage forcé. Il s'agit d'échapper au risque d'être privé des moyens de vivre – ce qui entraîne peur, stress, etc. Le capitalisme, par une profonde extension du système du salariat, induit donc l'incertitude de l'existence sociale. Le capitalisme fait régner entre les humains des rapports de concurrence, de domination, de violence. La hiérarchie est une formation sociale qui empoisonne toutes les relations dans le cadre du travail, et même plus largement dans la société. « *La concurrence est l'expression la plus parfaite de la guerre de tous contre tous qui règne dans la société bourgeoise moderne.* »[49] Le capitalisme tend à transformer la vie en guerre permanente.
Le capitalisme est donc un système qui entraîne différentes formes de confrontations entre les êtres humains. Pacifier les rapports sociaux nécessite d'en finir avec ce système. Contre la concurrence, il s'agit d'opposer la solidarité, la coopération, l'entraide – qui sont des éléments de résistance, et de préfiguration d'une société socialiste, en étant les bases de nouveaux rapports humains, débarrassés de l'argent, basés sur la gratuité et le don. « *La concurrence, qui est à la base du régime capitaliste, signifie pour nous socialistes, un fratricide ; nous voulons au contraire une communauté*

[46] Karl Marx, *Le Capital*, chapitre VI, Pléiade tome I, p. 719.
[47] Une formidable illustration en a été donnée par Charles Chaplin dans son film *Les Temps modernes* (1936).
[48] Christophe Dejours, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, Seuil, 1998, p. 176.
[49] Friedrich Engels, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, Costes, 1933, tome I, p. 129.

internationale des hommes. »[50] En effet, « *la possibilité d'éprouver des sentiments purement humains dans nos rapports avec nos semblables* » est « *restreinte par la société fondée sur l'antagonisme et la domination de classe* »[51].

Marx ne confondait pas « propriété privée » et propriété personnelle : « *Dans la réalité, je n'ai de propriété privée que dans la mesure où je peux en faire trafic* […]. *Je ne suis propriétaire privé de mon habit qu'aussi longtemps que je peux en trafiquer, le mettre en gage ou le vendre, tant qu'il est vendable.* »[52] Cette notion de « propriété privée » est liée à l'existence du capital et de la forme marchandise. Mais la propriété privée est surtout un rapport social ; Marx évoque ainsi « *la propriété privée, sous son double aspect : répartition et travail salarié.* »[53]
En réalité Marx oppose la propriété individuelle à la propriété privée, alors que ces deux expressions sont parfois confondues à tort. Pour Marx, la propriété privée est une « *propriété de classe, qui fait du travail du grand nombre la richesse de quelques-uns* », qu'il s'agit d'abolir pour « *faire de la propriété individuelle une réalité, en transformant les moyens de production* »[54]. En général, on parle en fait de la propriété privée des moyens de production. Au sens marxiste, la « propriété privée » c'est ce dont on prive autrui, c'est s'accaparer ce qui a une utilité collective. Mais on peut aussi dire que dans une certaine mesure, la propriété privée c'est la possession de valeur d'échange, alors que la propriété individuelle c'est la possession de valeur d'usage.

La société hiérarchique-capitaliste, dans laquelle vivent actuellement tous les êtres humains, est le règne de l'obligation de se soumettre à l'organisation capitaliste du travail. Toutes les sociétés capitalistes ont été et sont donc des sociétés de contrainte. Ce sont les rapports sociaux imposés par le fonctionnement du capitalisme : le but des marxistes n'est pas de modifier plus ou moins tel ou tel élément macro-économique, mais de changer de rapports sociaux. En examinant l'ensemble des éléments qui constituent l'ordre social actuel, on voit que c'est un système qui fractionne les êtres humains entre dirigeants et dirigés, entre exploiteurs et exploités.

Dès le XIXe siècle, des théoriciens comme Karl Marx et Rosa Luxemburg ont clairement compris que le capitalisme devait nécessairement se mondialiser. Il ne s'agit pas de s'opposer à ce processus en soi pour défendre un illusoire (et réactionnaire) capitalisme « national », mais de développer une lutte de classe internationaliste pour défendre les intérêts des travailleurs du monde entier.
Changer de mode de production est par ailleurs une nécessité écologique : « *Ceux qui sont maîtres des machines sont maîtres des hommes et de la nature.* »[55] Comme l'a écrit Herbert Marcuse dans les années 1960, « *à la destruction démesurée* [...] *de l'homme et de la nature, de l'habitat et de la nourriture, correspondent le gaspillage à profit des matières premières, des matériaux et forces de travail, l'empoisonnement, également à profit, de l'atmosphère et de l'eau dans la métropole riche du capitalisme.* »[56]
Le patriarcat est un système de violence et d'aliénation. Comme l'écrivit Engels : « *La famille individuelle moderne est fondée sur l'esclavage domestique avoué ou dissimulé de la femme, et la société moderne est une masse exclusivement composée de familles individuelles qui en sont comme les molécules. L'homme* […] *est, dans la famille, le bourgeois ; la femme y représente le prolétaire.* »[57] S'insurger de la différence de salaire entre femmes et hommes est bien sûr indispensable ; mais il s'agit en fait d'une conséquence du système dans lequel nous sommes, de par l'existence du patriarcat et de l'inégalité de genre, et de par l'existence du système capitaliste. Militer

[50] Karl Liebknecht, discours prononcé à Berlin, décembre 1918, dans *Militarisme, guerre, révolution*, Maspero, 1970, p. 240.
[51] Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Les Revues, 1930, p. 76.
[52] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1195.
[53] Marx et Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1185.
[54] Karl Marx, *La Guerre civile en France, 1871*, éd. sociales, 1968, p. 46.
[55] Simone Weil, *Leçons de philosophie*, 10/18, 1966, p. 188.
[56] Herbert Marcuse, préface à l'édition française de *L'Homme unidimensionnel* [février 1967], Ed. de minuit, 1968, p. 7.
[57] Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Costes, 1948, p. 78.

pour l'égalité des salaires des femmes et des hommes est donc primordial, mais pour résoudre le problème à la racine, ce sont la domination sexiste et le système du salariat qui sont à abattre. Pour les travailleuses, être payées autant (c'est-à-dire souvent aussi peu) que les travailleurs ne marquera pas l'émancipation et la liberté, mais seulement une étape dans cette voie.

Le système actuel de domination, exploitation et aliénation, est en fait la combinaison de plusieurs formations sociales qui se superposent et s'entremêlent : le capitalisme, la division en classes sociales, le patriarcat, le racisme. Ce système d'ensemble est une production humaine, héritage historique de l'action des générations précédentes, qui elles-mêmes agissaient dans des conditions historiquement déterminées. Les rapports sociaux actuels déterminent les agissements des êtres humains d'aujourd'hui, bien que ces derniers ne les aient ni créés ni même choisis. Les conditions présentes de la vie en société ont cependant un caractère transitoire, puisqu'elles sont forcément appelées à être modifiées, plus ou moins radicalement, par une action plus ou moins consciente, et dans des directions qui peuvent être différentes voire opposées. Contre le conservatisme, qui veut maintenir les inégalités et l'exploitation qui dominent notre époque, il y a nécessité de transformation sociale en profondeur par l'action consciente et dans l'intérêt de l'immense majorité.
L'objectif pour les marxistes est de changer complètement de mode de production, d'en finir avec la production qui a pour but la valeur d'échange, et produire autre chose, autrement, avec pour but la valeur d'usage et le maximum de bien-être pour les êtres humains. Changer de système global est une cause universelle, qui nécessite l'abolition des systèmes de hiérarchie, d'exploitation, de racisme et de domination de genre.

Enfin, Marx écrit dans *Le Capital* que « *la production capitaliste* » épuise « *en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur* ». Le capitalisme « *détruit non seulement la santé physique des ouvriers urbains et la vie intellectuelle des travailleurs rustiques, mais trouble encore les échanges organiques entre l'homme et la terre* »[58]. En ce début de XXI[e] siècle, ce constat se révèle particulièrement lucide. Un mode de production qui détruit l'environnement doit être remplacé par une nouvelle forme d'organisation sociale, qui est à inventer, et qui devra pleinement prendre en compte l'enjeu écologique.

3 : Les classes sociales, les luttes de classes

> « *Il ne saurait être question de masquer les antagonismes de classes, mais de supprimer les classes* »
> Karl Marx et Friedrich Engels[59]

Dans ses analyses, Marx « *s'appuie sur le fait que nous vivons dans une société de classes qui est un produit de l'histoire.* »[60] En régime capitaliste, les classes sociales se définissent par leur place dans le système de production et dans la structure économico-sociale, lesquelles déterminent leur place dans la société. Les classes sociales existent par leurs relations et oppositions avec d'autres classes.
Les deux classes sociales essentielles en mode de production capitaliste sont le prolétariat et la bourgeoisie. Le prolétariat est la classe salariée, les travailleurs. La bourgeoisie est constituée des propriétaires des moyens de production ; classe capitaliste, patrons, rentiers, grands actionnaires. Ces classes sociales ont des intérêts antagonistes, d'où le fait que des luttes existent entre ces classes. La lutte de la majorité exploitée est une lutte contre l'injustice sociale. « *L'œuvre entière de Marx et de*

[58] Karl Marx, *Le Capital*, dans *Œuvres* tome I, La Pléiade, p. 997-999.
[59] Karl Marx et Friedrich Engels, *Adresse du conseil central à la Ligue*, mars 1850.
[60] Otto Rühle, *Karl Marx*, Grasset, 1933, p. 138.

Engels est dictée par une extraordinaire générosité ; mais plus encore par un impérieux besoin de justice. »[61]
L'observation de la société conduit à faire le constat de l'existence d'une lutte entre classes sociales. L'étude sociologique montre que « *les sociétés contemporaines sont segmentées, hiérarchisées et conflictuelles.* »[62] Cette lutte des classes connaît des évolutions notables, mais elle se poursuit de toute façon sous diverses formes.

Les classes sociales en présence sont donc les suivantes :
* La classe capitaliste. Autrefois divisée entre bourgeoisie foncière et bourgeoisie industrielle, mais cette distinction est désormais désuète, même si par ailleurs la classe capitaliste n'est pas pour autant devenue entièrement homogène. Patrons, grands actionnaires, etc., vivent directement ou indirectement grâce au travail effectué par les prolétaires. C'est-à-dire qu'ils vivent, à un niveau ou un autre, consciemment ou non, grâce à l'exploitation des travailleurs. Autrefois, le capitaliste individuel était propriétaire et chef de son entreprise. La classe capitaliste est devenue majoritairement composée de « capitalistes collectifs » : actionnaires, dirigeants de la bureaucratie dans le cas du capitalisme d'État[63], hedge funds, etc.

* La classe paysanne est en diminution numérique considérable dans les pays occidentaux, mais elle reste très importante à l'échelle de la planète. Dans le monde occidental, les « agriculteurs » se divisent entre grands propriétaires, petits exploitants, et ouvriers agricoles ; ces derniers ne possèdent pas de terrain et sont des salariés, donc de fait des prolétaires. Les grands propriétaires, quand ils ne participent même pas à l'exploitation d'une partie de leurs terres, sont ce qu'il reste de la bourgeoisie foncière. Marx écrivait à propos « *des paysans français* » : « *Leur exploitation ne diffère de celle du prolétariat industriel que par la* forme. *L'exploiteur est le même :* le capital. […] *Seule la chute du capital peut élever les paysans, seul un gouvernement anticapitaliste, prolétarien, peut briser sa misère économique, sa déchéance sociale.* »[64]

* Le prolétariat, « classe travailleuse » ou « classe laborieuse ». Ce sont eux qui produisent, donc : les producteurs. Mais ils ne possèdent pas les moyens de production, pour vivre ils doivent louer/vendre leur temps (c'est le travail contraint). Les chômeurs font partie de cette classe, puisqu'ils sont des prolétaires sans emploi. La « classe ouvrière » est parfois confondue à tort avec le prolétariat, qui est un ensemble plus vaste dont les ouvriers font partie. Il est à signaler que contrairement à une idée reçue, les ouvriers sont par exemple en France en quasi-stabilité numérique depuis des décennies, avec 7 millions d'ouvriers. Mais les autres catégories d'« actifs » augmentant, la proportion d'ouvriers diminue légèrement.
Cette classe vit une situation d'aliénation du fait de l'essence même du processus de production capitaliste. Les prolétaires, par leur travail, permettent l'accumulation du capital ; ils participent donc au renforcement de la force sociale qui leur est opposée.
La lutte de classe élémentaire demeure celle qui oppose la classe salariée contre la classe capitaliste.

---

[61] André Gide, *Retouches à mon "Retour de l'URSS"*, dans André Gide, *Souvenirs et voyages*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2001, p. 820. Selon Raymond Aron : « *Marx a toujours été animé d'un sentiment moral très fort* […] *que l'on retrouve dans tous ses textes, c'est-à-dire une espèce de révolte contre l'injustice, un sens aigu de la justice et en même temps un sens aigu de l'action. Il sentait ce qui était injuste et pour lui la moralité devait être une moralité pratique, une moralité en action, qui consistait, l'injustice étant observée, à agir pour la supprimer.* » (*Le Marxisme de Marx*, Ed. de Fallois, 2002, p. 98).
[62] Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Le Système des inégalités*, La Découverte, 2008, p. 103.
[63] « *Bourgeoisie et bureaucratie ne constituent pas, si on conserve à ce terme son sens rigoureux, deux classes distinctes et antagoniques.* […] *Si la bourgeoisie et la bureaucratie s'approprient en principe la plus-value à des titres différents, l'un le faisant en raison de la propriété et l'autre de sa fonction, cette plus-value elle-même a la même origine : l'exploitation du travail salarié.* » (Pierre Souyri, *La Dynamique du capitalisme au XXe siècle*, Payot, 1983, p. 109).
[64] Karl Marx, *Les Luttes de classes en France*, Gallimard, 2002, p. 114.

La division de la société en classes sociales enferme les individus. De plus, pour qu'il n'y ait plus de classe dominante, il faut qu'il n'y ait plus de classes sociales. L'objectif est donc d'arriver à une société sans classe sociale : « *Si le prolétariat remporte la victoire, cela ne signifie pas du tout qu'il soit devenu le côté absolu de la société, car il ne l'emporte qu'en s'abolissant lui-même et en abolissant son contraire. Dès lors, le prolétariat a disparu tout autant que la propriété privée : son contraire qui l'implique.* »[65]
Contre la violence des rapports sociaux dans toute société divisée en classes, pour une société pacifiée, l'abolition des classes s'impose. Des antagonismes et des tensions sont forcément générés par les hiérarchies, les inégalités, les rapports de production basés sur l'exploitation. Les classes sociales n'existant plus, la société sera alors libérée des carcans des oppressions de classe. Cela permettrait un accroissement des possibilités des individus.

La lutte des classes a comme enjeu quotidien la répartition entre salaire et plus-value, mais elle n'a pas seulement des conséquences économiques : dans son processus, la lutte des classes a des conséquences subjectives. Les travailleurs luttant pour un meilleur salaire, pour l'amélioration de leurs conditions de travail, pour la baisse de la durée de travail, etc., peuvent y prendre conscience de leur exploitation, et expérimentent l'unité dans l'action. La lutte de classe développe donc la conscience de classe. Ces éléments sont autant de préalables qui peuvent conduire à une action révolutionnaire de classe, pour supprimer l'exploitation et toutes les structures capitalistes. Cela implique que la lutte quotidienne est un champ d'expérience positive, que l'action est menée par les travailleurs eux-mêmes, donc que la créativité à la base puisse pleinement s'épanouir.
« *Marx ne dit nullement que la lutte des classes est une « fatalité » qui pèse sur l'humanité* […] *elle n'est pas une « essence » de l'humanité, elle prendra fin – sans que cependant rien soit perdu des acquisitions matérielles et culturelles de l'humanité.* »[66] Une fin de la lutte des classes ne peut en fait se réaliser qu'en mettant fin à ses causes. Le prolétariat « *ne peut donc s'émanciper qu'en émancipant tout le monde, c'est-à-dire en révolutionnant complètement la forme de la production.* »[67]

4 : Les idéologies, les États, les partis

> Les prolétaires « *doivent abolir le travail. C'est pourquoi ils se trouvent en opposition directe avec l'État* […] *; et ils doivent renverser l'État pour affirmer leur personnalité.* »
> Karl Marx et Friedrich Engels[68]

Le livre de Marx *Le Capital* n'est pas la fabrication d'une idéologie, mais la critique de l'économie politique en tant qu'idéologie du capitalisme : le livre est construit comme une démonstration de la nature réelle du règne du capital.
La société capitaliste, divisée en classes, ne permet pas l'égalité et entrave la liberté de la majorité. Quand au troisième terme de la devise issue de la révolution de 1789-1794, la fraternité : quelle fraternité est possible entre ceux qui mènent un licenciement collectif, et ceux qui le subissent ? Ceux qui licencient le feraient-ils s'ils savaient réellement, pratiquement, les conséquences humaines impliquées, s'ils en avaient pleinement conscience au moment de prendre la décision ? Quel libre-arbitre dans le capitalisme ? Pour Marx, « *ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience.* »[69]

---

65 Karl Marx, *La Sainte famille*, chapitre 4, partie 4.
66 Jean Touchard et al., *Histoire des idées politiques*, PUF, 1959, tome second, p. 639.
67 Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Giard, 1928, p. 26.
68 Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1114.
69 Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, op. cit., p. 1057.

Il est donc nécessaire de critiquer les idéologies, qui sont des formes de fausse conscience. Cette critique vise à la fois les conceptions erronées des réalités sociales, et en même temps ces réalités en question. Aux idéologies s'oppose la conscience de la réalité vécue, concrète. La conscience est un produit social. Il s'agit par l'expérience de l'exploitation du travail, par les luttes sociales, de prendre conscience de la société telle qu'elle est : violente et injuste. C'est ensuite la compréhension du fait que la société actuelle est la conséquence de l'histoire. Il y a eu un avant cette société, il y aura un après. « *Le sujet de la connaissance historique est la classe combattante, la classe opprimée elle-même. Elle apparaît chez Marx comme la dernière classe asservie, la classe vengeresse qui, au nom de générations de vaincus, mène à son terme l'œuvre de libération. Cette conscience* […] *se ralluma brièvement dans le spartakisme* »[70]. Le prolétariat est cette classe sociale qui peut mener elle-même l'action consciente.

Comme l'a écrit Engels, « *l'État moderne, quelle qu'en soit la forme, est une machine essentiellement capitaliste* »[71]. L'État « *est un produit de la société parvenue à un degré de développement déterminé ; il est l'aveu que cette société s'embarrasse dans une insoluble contradiction avec soi-même, s'étant scindée en antagonismes irréconciliables qu'elle est impuissante à conjurer.* »[72] L'État est un appareil de direction et de décision, placé au dessus de la société – même s'il est dans une certaine mesure déterminé par la société.
Par conséquent, « *Marx a proclamé l'abolition de l'État avant même que les anarchistes n'existent* »[73]. « *Les classes tomberont aussi fatalement qu'elles ont surgi. Avec elles inévitablement tombe l'État. La société qui réorganisera la production sur les bases d'une association libre et égalitaire des producteurs transportera toute la machine de l'État là où sera dorénavant sa place : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze.* »[74]

Face à l'État, les marxistes opposent l'action autonome sur la base de l'association, et l'internationalisme. Marx a écrit que la Commune de Paris de 1871 « *ne fut pas une révolution contre telle ou telle forme de pouvoir d'État, légitimiste, constitutionnelle, républicaine ou impériale. Ce fut une révolution contre l'État lui-même, cet avorton surnaturel de la société ; ce fut la reprise par le peuple et pour le peuple de sa propre vie sociale. Ce ne fut pas une révolution faite pour transférer ce pouvoir d'une fraction des classes dominantes à une autre, mais une révolution pour briser cet horrible appareil même de la domination de classe.* » Et il ajoutait que « *la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte. L'instrument politique de son asservissement ne peut servir d'instrument politique de son émancipation.* »[75]
L'historien de la Commune Jacques Rougerie a très justement noté à ce propos que « *les idées marxiennes sur l'État ont été par la suite appauvries, déformées, tant par les sociaux-démocrates de la IIe Internationale que par leurs adversaires léninistes de la IIIe.* »[76]

Comment Marx concevait-il la notion de « parti » politique ? En 1860, il parle de « *mes camarades de parti* »[77], bien qu'il ne soit adhérent d'aucun Parti au sens aujourd'hui courant. Sur plus de quarante ans d'engagement politique, Marx n'a été que quelques années membre de la Ligue des Communistes ainsi que de l'Association Démocratique de Bruxelles, puis plus tard 8 ans membre de

---

[70] Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », thèse XII, *Œuvres III*, Gallimard, 2000, p. 437. Le spartakisme était le courant marxiste internationaliste et révolutionnaire initié pendant la Première Guerre mondiale par Rosa Luxemburg.
[71] Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, éd. sociales, 1969, p. 318.
[72] Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Costes, 1948, p. 223.
[73] Friedrich Engels, lettre à Eduard Bernstein, 28 janvier 1884.
[74] Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, op. cit., p. 229.
[75] Karl Marx, *La Guerre civile en France, 1871 - édition nouvelle accompagnée des travaux préparatoires de Marx*, éd. sociales, 1968, p. 212 et 257.
[76] Jacques Rougerie, *La Commune de 1871*, PUF, 2014, p. 74-75.
[77] Karl Marx, *Herr Vogt*, Costes, 1927, tome I, p. 2.

l'Association Internationale des Travailleurs[78] – la plupart du temps, il n'a été membre d'aucun parti. La Ligue des Communistes fut dissoute sur sa proposition ; l'AIT n'était ni un parti au sens actuel, ni une Internationale constituée de partis nationaux comme ce fut le cas des Internationales suivantes. « *Marx cherchera surtout à faire de la Ire Internationale un organe de formation et de coopération* »[79]. Les luttes, le mouvement de conquête de la démocratie et de l'émancipation, n'avaient selon Marx pas forcément besoin d'un « parti » au sens étroit du terme, mais de larges mobilisations démocratiques[80]. Il faut ainsi prendre en compte la mise en garde contre « *la tendance à sur-estimer l'organisation qui, peu à peu, de moyen en vue d'une fin se change en une fin en elle-même, en un bien suprême auquel doivent être subordonnés tous les intérêts de la lutte.* »[81] Cela peut s'appliquer aux syndicats, aux partis, et à toutes organisations « au sens éphémère » : ces structures ne sont que des moyens parmi d'autres, leur existence ne doit pas entraver voire compromettre le but. Il y a ainsi distinction entre « Parti historique » et « Parti éphémère », ce dernier désignant des organisations précises pouvant évoluer, scissionner ou disparaître d'une année à l'autre. Il faut prendre « Parti » dans son sens premier, de courant de pensée. On peut être communiste sans être dans un Parti, et à l'inverse on peut être adhérent d'un Parti qui se déclare communiste sans être pour autant communiste (ce dernier cas a été extrêmement courant au XXe siècle). Le marxisme s'oppose à toute tentative de maintenir ou de transformer les masses en spectateurs, en éléments passifs de la vie sociale et des évolutions des structures de la société.
Par contre, combattre l'existence des « partis » au sens historique du terme (celui employé dans le premier titre du *Manifeste communiste* de 1848), est purement illusoire tant que des différences aussi importantes existent dans la société, qui est – quand bien même ce serait nié – traversée par des intérêts contradictoires, en particulier entre possédants et travailleurs. La conséquence de cette négation est bien souvent l'appel à « l'unité nationale »[82], qui maintient des divisions artificielles entre « nationalités », tout en niant les divisions réelles entre classes sociales – le tout au plus grand bénéfice des classes dirigeantes, qui peuvent ainsi aisément conserver leur position dominante.

5 : La démocratie

> « *Le communisme et le socialisme, pour tendre vers la démocratie authentique dépourvue de toute empreinte de classe, doivent conserver et accroître comme un bien précieux les éléments de démocratie historiquement acquis dans la lutte des classes* »
> Cercle communiste démocratique[83]

Il faut d'abord rappeler que la conquête des garanties démocratiques actuelles ont été obtenues par des luttes, avec la participation active des prolétaires, des marxistes et des autres socialistes : en particulier le droit de vote des femmes, ainsi que le suffrage universel (et non plus le suffrage censitaire, système où soit seuls les plus riches ont le droit de voter, soit leur vote a plus de poids).

[78] Selon Daniel Guérin, l'AIT n'est alors « *ni une Internationale politique ni une Internationale syndicale. Elle est sociale.* […] *Elle compte essentiellement sur les syndicats ouvriers pour se substituer au salariat et à la dictature capitaliste.* » Daniel Guérin, *Pour le communisme libertaire*, Spartacus, 2003, p. 99.
[79] Jean Touchard et al., *Histoire des idées politiques*, op. cit., p. 659.
[80] Engels écrit dans *Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes*, 1885 : « *Aujourd'hui, le prolétariat allemand n'a plus besoin d'organisation officielle ni publique ni secrète ; la liaison simple et naturelle de compagnons appartenant à la même classe sociale et professant les mêmes idées suffit, sans statuts, ni comités directeurs, ni résolutions ou autres formes tangibles, à ébranler tout l'Empire allemand.* […] *Le simple sentiment de solidarité, fondé sur l'intelligence d'une même situation de classe, suffit à créer et à maintenir, parmi les travailleurs de tout pays et de toute langue, un seul et même grand parti du prolétariat.* »
[81] Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats*, Spartacus, 1974, p. 75-76.
[82] Certaines proclamations de la dictature Pinochet au Chili en 1973 sont extrêmement claires de ce point de vue, la lutte des classes étant jugée néfaste car contraire à « l'unité chilienne » : « *Le concept de lutte des classes est contraire à celui d'unité nationale* » (cité dans Marie-Noëlle Sarget, *Histoire du Chili de la conquête à nos jours*, L'Harmattan, 1996, p. 236).
[83] Cercle Communiste Démocratique, *Déclaration et statuts*, Librairie du travail, 1931, p. 7.

Historiquement, c'est une alliance entre le prolétariat et la bourgeoisie qui a permis de mettre fin à la monarchie absolue, premier pas vers la démocratie. Par la suite, la bourgeoisie a instauré un mode de suffrage lui étant réservé, le suffrage censitaire et masculin. Cette double discrimination de la part de la classe dominante, organisée à son profit, a duré jusqu'à ce que le prolétariat ait conquis le suffrage universel. Si le suffrage universel n'est pas en soi suffisant pour être la démocratie réalisée, sa conquête constitue une précieuse étape dans cette voie.

Marx se prononce pour l'utilisation du « *suffrage universel, transformé ainsi d'instrument de duperie qu'il a été jusqu'ici en instrument d'émancipation* »[84]. Karl Marx et Friedrich Engels ont milité pour la démocratie - on peut rappeler par exemple leur soutien actif au chartisme (qui était un mouvement populaire britannique pour le suffrage universel). Cet engagement n'avait rien de passager, puisque « *à chaque période de sa carrière politique, on voit Marx combattre inlassablement pour les libertés démocratiques* »[85].
En 1846, Engels voit le communisme comme la conséquence logique de la conquête de la démocratie. Il écrit ainsi que « *la démocratie c'est aujourd'hui le communisme* », et que « *les masses démocratiques peuvent être comptées sans peine dans le calcul des effectifs communistes* ». Enfin, il considère que « *les prolétaires de toutes les nations commencent, sans grand tapage, à fraterniser réellement sous la bannière de la démocratie communiste* »[86].
Le marxisme observe que les progrès vers la démocratie ont principalement lieu pendant les périodes révolutionnaires, qui sont des tentatives plus ou moins abouties en ce sens, évidemment jamais parfaites - nous n'avons de toute façon aucun exemple du passé à reproduire tel quel.
Mais, au-delà des lacunes importantes qui restent en matière de démocratie, et qui devront être dépassées pour atteindre une véritable démocratie politique, il n'existe toujours pas de « démocratie économique », concept qui est contradictoire avec les principes du capitalisme. La lutte pour la démocratie doit donc nécessairement s'accompagner de la lutte sur le terrain social. « *Notre système social* [capitaliste] *est basé sur la contrainte.* [...] *La contrainte n'est pas compatible avec la démocratie.* »[87]

Selon Rosa Luxemburg, « *le sort de la démocratie est lié au sort du mouvement ouvrier* »[88]. Il est donc du devoir des marxistes de défendre et de développer la démocratie. Cela peut prendre différentes formes : démocratie des conseils, Assemblées Générales, etc.
La démocratie est en effet indispensable à l'objectif fondamental du marxisme : la constitution d'une communauté humaine mondiale, débarrassée de toute forme d'oppression. Comme l'a écrit l'historien marxiste David Riazanov, « *le communisme suppose la démocratie la plus perfectionnée* »[89]. Le précurseur Etienne Cabet (1788-1856) considérait le communisme comme « *la réalisation la plus complète et la seule parfaite de la démocratie* »[90]. Selon Engels, « *déjà le* Manifeste communiste *avait proclamé la conquête du suffrage universel, de la démocratie, comme une des premières et des plus importantes tâches du prolétariat militant* »[91].

Cette lutte implique de combattre le phénomène anti-démocratique qu'est la bureaucratie. Ce sont des symptômes de la faiblesse démocratique, du manque de démocratie, d'un manque d'initiative

---

[84] Karl Marx, *Considérants du programme du Parti Ouvrier Français*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome I, p. 1538.
[85] Maximilien Rubel, « Le concept de démocratie chez Marx », 1962, repris dans Maximilien Rubel, *Marx critique du marxisme*, Payot, 2000, p. 262.
[86] Friedrich Engels, *Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform* n° II, 1846, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome IV, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 1389-1390.
[87] Simone Weil, *Leçons de philosophie*, 10/18, 1966, p. 189.
[88] « *Le sort de la démocratie est lié, nous l'avons vu, au sort du mouvement ouvrier.* » Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 83.
[89] David Riazanov, « Introduction historique » à Karl Marx, *Manifeste communiste*, Costes, 1934, p. 20.
[90] Cité dans Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, PUF, 1959, tome second, p. 573.
[91] Friedrich Engels, Introduction à *Les Luttes de classes en France*, 1895, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome IV, Pléiade, 1994, p. 1132.

autonome des masses populaires elles-mêmes. Ce sont ces dérives et/ou lacunes qui permettent la manifestation des tendances autocratiques diverses : à l'inverse une démocratie réelle et active, et un mouvement autonome de la majorité elle-même, empêchent la concrétisation des germes bureaucratiques et oligarchiques. « *L'éducation des masses et de chaque individu dans le sens de l'autonomie intellectuelle et morale, la méfiance à l'égard de l'autorité, l'initiative personnelle, la capacité d'agir librement constituent la seule base sûre pour le développement d'un mouvement ouvrier qui soit à la hauteur de ses tâches historiques et la condition essentielle de la disparition des dangers bureaucratiques.* »[92]

L'objectif est un système sans « dirigeants », avec des délégués révocables. Sa réalisation a ses bases dans l'apparition au sein des mouvements revendicatifs de structures de démocratie directe, d'espaces de libre discussion, de discussion et d'inventivité collectives. Il s'agit d'une démocratie vivante, comme l'est toute démocratie authentique.
Il s'agit donc de procéder à la « *démocratisation de la société jusqu'à ses racines* »[93]. Car il ne s'agit pas que d'une question politique, mais bien sociale : « *La démocratie, autrement dit le contrôle public, est la condition sine qua non d'une économie collective.* »[94] L'unité révolutionnaire du prolétariat s'incarne dans sa lutte pour la démocratie sociale, qui passe par l'abolition de l'organisation capitaliste du travail.

Selon Engels, la Commune de 1871 « *n'était déjà plus un État au sens propre* »[95], et il ajouta plus tard : « *Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat.* »[96] La « dictature du prolétariat » est donc pour Engels un régime démocratique qui ne repose pas sur un État. « *Pour Marx et Engels, dictature du prolétariat est synonyme de démocratie. Elle implique, dans leur pensée, les transformations les plus radicales du régime de propriété, indispensables à l'établissement et au fonctionnement d'une véritable démocratie.* »[97] Cela n'a jamais signifié « tyrannie » pour Marx et Engels, au contraire. L'idée est que tout le pouvoir soit exercé démocratiquement par le prolétariat. C'est la démocratie des travailleurs. Ce n'est en aucun cas une « suspension » de la démocratie, mais son intensification, son approfondissement.
Néanmoins, ce terme doit être abandonné de par l'évolution historique (il est à noter au passage que Marx l'a très rarement employé). Le sens du mot « dictature » s'étant radicalement modifié depuis, conserver une expression caduque ne pourrait que conduire à des contre-sens. D'autre part, dénaturée par plusieurs régimes de tyrannie (URSS, Chine maoïste, etc.) cette expression est devenue l'inverse de ce qu'elle signifiait au départ. Conserver cette expression aujourd'hui ne serait en fait que du fétichisme idéologique. Marx a employé ce mot « *non comme terme de programme, mais simplement pour mieux marquer qu'aucune loi, ni héritage de la classe régnante antérieure, ni déterminée d'avance, ne ligoterait l'action du prolétariat au pouvoir* »[98].

Il nous faut lutter pour une démocratie socialiste (ou démocratie prolétarienne). Enfin, l'histoire a amplement montré la nécessité pour un pouvoir révolutionnaire qu'il existe aussi des contre-pouvoirs.

[92] Karl Liebknecht, « Opposition et révolution », dans *Militarisme, guerre, révolution*, Maspero, 1970, p. 209-210.
[93] Solidarity, *As we see it*, traduit dans *De la conscience en politique*, Spartacus, 2008, p. 97.
[94] Lucien Laurat, *Le Marxisme en faillite ?*, Tisné, 1939, p. 230.
[95] Lettre à August Bebel, 1875.
[96] Friedrich Engels, introduction à *La Guerre civile en France*.
[97] Lucien Laurat, « L'héritage de Karl Marx », *La Critique sociale* n° 8, avril 1933, p. 63. Laurat ajoute que « *sans démocratie, sans contrôle public, sans liberté de presse et d'opinion, tout progrès réel dans la voie du communisme est impossible.* » Selon Max Adler, « *la dictature du prolétariat n'est nullement contraire à la démocratie* » (*Démocratie politique et démocratie sociale*, Anthropos, 1970, p. 143).
[98] Bracke [Alexandre-Marie Desrousseaux], Avant-propos au *Manifeste communiste*, Costes, 1934, p. XIII.

6 : Le communisme, le socialisme

« *Dans ses fins comme dans ses voies, le socialisme est un combat pour la réalisation de la liberté.* »
Karl Korsch[99]

Puisque le socialisme (ou communisme) n'est pas un « système », il n'existe pas de définition à l'avance d'une forme précise de société qui ne peut, en réalité, être définie et construite que par l'immense majorité elle-même, en faisant ses propres choix. La « *forme et le contenu réels de la société communiste* » ne peuvent être déterminés « *que d'une façon empirique, comme tous les autres faits réels, ce qui signifie en l'occurrence : par le développement historique et l'action sociale des hommes* »[100].
Il n'y a pas un moule qui serait à reproduire, mais seulement des grandes lignes, essentiellement les changements par rapport aux structures sociales actuelles. Comme l'a dit Engels : « *Nous sommes des évolutionnistes, nous n'avons pas l'intention de dicter à l'humanité des lois définitives. De préjugés à l'endroit de l'organisation en détail de la société de l'avenir ? Vous n'en trouverez pas trace parmi nous. Nous serons déjà satisfaits, lorsque nous aurons mis les moyens de production entre les mains de la communauté* »[101].
L'objectif, du moins, passe entre autres par la mise en commun, le partage. L'égoïsme est une prison : en réalité, « *l'épanouissement d'un individu dépend de l'épanouissement de tous ceux avec qui il entretient des contacts directs ou indirects* »[102]. Dans ce but, il s'agit d'arriver à la propriété commune des moyens de production sous la forme de l'association. Cette nouvelle communauté humaine doit être constituée par des individus égaux librement associés : « *C'est seulement dans la communauté qu'existent pour chaque individu les moyens de cultiver ses dispositions dans tous les sens ; c'est donc uniquement dans la communauté que la liberté personnelle devient possible.* »[103] Le communisme, ce n'est pas l'emprise de la société sur les individus ; c'est au contraire une société où les rapports sociaux sont déterminés par les individus. Jean Jaurès a écrit à ce sujet que « *le collectivisme a droit de cité dans la République : il en est la formule sociale. Il est la garantie économique de la liberté de tous.* »[104] L'objectif collectiviste ne s'oppose donc pas à la liberté, il en est la réalisation. On a pu avec raison souligner que Marx « *avait bien compris la filiation du socialisme et de la liberté* » et qu'il « *s'était écarté à la fois de Hegel (liberté purement philosophique) et de Feuerbach (liberté exclusivement religieuse).* »[105]

Transformer la propriété n'est toutefois pas suffisant. Ce sont les rapports de production eux-mêmes qu'il faut complètement changer. Le passage au communisme ne peut se faire sans changement radical de l'ensemble des conditions de la production : « *Jusqu'à présent, toutes les révolutions ont toujours laissé intact le mode des activités* […]. *En revanche, la révolution communiste* […] *se débarrasse du* travail *et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes* »[106]. Autrement dit, « *il ne s'agit pas de rendre le travail libre, mais de l'abolir.* »[107] Le communisme est donc un mouvement de transformation révolutionnaire « *qui conduit finalement, avec l'élimination du salariat, à l'élimination de toute domination de classe.* »[108] Le salariat étant la base actuelle des rapports d'exploitation et d'aliénation, il n'y a pas d'émancipation sociale possible

---

[99] Karl Korsch, *Marxisme et philosophie*, Ed. de minuit, 1976, p. 64.
[100] Karl Korsch, *Karl Marx*, Champ libre, 1976, p. 79.
[101] « Conversation avec Frédérick Engels », *Le Figaro* 39e année, 3e série, n° 133, 13 mai 1893, p. 1.
[102] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1320.
[103] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1111.
[104] Jean Jaurès, *Œuvres* tome 8, Fayard, 2013, p. 99. Dans la même optique, Jaurès parle de « *la société communiste qui sera faite à la fois de liberté et d'harmonie* » (p. 133).
[105] Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, op. cit., p. 736.
[106] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1123 (souligné dans l'original).
[107] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1174.
[108] Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Giard, 1928, p. 299.

sans l'abolition du système du salariat. Cela permet alors l'abolition de l'argent, et de la forme marchandise.

D'autre part, et c'est bien sûr lié, le communisme ne peut exister qu'au niveau mondial : « *le communisme, action du prolétariat, n'est concevable qu'en tant que réalité "historique et mondiale"* »[109]. Ce type de société est nécessairement sans État. « *La révolution communiste, qui abolit la division du travail, élimine finalement les institutions politiques* »[110]. Socialisme et communisme excluent tous les préjugés et égoïsmes « nationaux », qui enferment les individus. C'est par l'égalité et la libre circulation des individus que sont supprimées les ornières. C'est par l'épanouissement ouvert et la connaissance mutuelle qu'apparaissent les richesses et les subtilités linguistiques et culturelles.

Le socialisme, tout en étant solidaire et égalitaire, ne saurait être normatif. S'il est d'abord le mouvement d'union des travailleurs et de tous les opprimés pour une autre société, qui soit libérée du système hiérarchique-capitaliste et de toute forme d'exploitation, cette union brisant les divisions et frontières qui ont été dressées entre les êtres humains du monde entier, le communisme représente « *la cause de l'humanité, et non des ouvriers seulement* »[111].

Comme l'a écrit Victor Serge : « *La liberté est aussi nécessaire au socialisme, l'esprit de liberté est aussi nécessaire au marxisme que l'oxygène aux êtres vivants.* »[112] Et selon Marx : « *A la vérité, le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures* »[113].
Pour Marx, le communisme « *coïncide avec l'humanisme ; il est la véritable fin de la querelle de l'homme avec la nature et entre l'homme et l'homme, il est la véritable fin de la querelle entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce.* »[114] Du fait de la réalisation de cette société harmonieuse, pour Marx le communisme « *signifiait non seulement l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi le fait de mettre fin à toutes les formes d'aliénation de l'homme.* »[115]

Concrètement, « *il vaut mieux employer l'expression* socialisation démocratique des moyens de production *que* propriété collective*, parce que celle-ci implique une certaine erreur théorique en ce que, d'abord, elle met à la place du fait réel économique un exposant juridique et de plus, parce que, dans l'esprit de plus d'un, elle se confond avec l'augmentation des monopoles, avec l'étatisation croissante des services publics, et avec toutes les autres fantasmagories du* socialisme d'État *toujours renaissant, dont tout l'effet est d'augmenter les moyens économiques d'oppression dans les mains de la classe des oppresseurs.* »[116]
En conséquence, « *la propriété sociale implique non seulement la suppression de la propriété privée, mais aussi la suppression de la propriété nationale.* […] *Elle signifie que les instruments de production doivent être au service de la société humaine, c'est-à-dire de l'humanité. En d'autres termes, la propriété sociale n'est en fait plus une propriété, elle est un simple instrument au service de l'homme et de la civilisation.* »[117]

---

[109] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1067.
[110] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1276.
[111] Friedrich Engels, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, Costes, 1933, tome II, p. 278.
[112] Victor Serge, « Puissance et limites du marxisme », *Masses* n° 3, mars 1939.
[113] Karl Marx, manuscrit pour le livre III du *Capital*, *Œuvres*, tome II, Pléiade, p. 1487.
[114] Notes pour *La Sainte famille*, 1845, cité dans Touchard, op. cit., p. 646.
[115] Wolfgang Leonhard, « The Political Aims of Marx and Engels », traduit d'après Wolfgang Leonhard, *Three Faces of Marxism*, Holt, Rinehart and Winston, New-York, 1974, p. 16.
[116] Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Giard, 1928, p. 12.
[117] Georges Bourgin et Pierre Rimbert, *Le Socialisme*, PUF, 1959, p. 12.

Le socialisme (ou communisme), société sans classe sociale, n'est pas inscrit dans des « lois de l'histoire », il n'est pas écrit à l'avance que ce type de société verra effectivement le jour. Le capitalisme arrivera un jour à sa fin, mais on ne peut prédire par quel genre d'organisation sociale il sera remplacé. Mais ceux qui croient le capitalisme éternel sont victimes d'une vaine illusion, ou d'auto-persuasion. Tout aussi illusoire est la proclamation d'une fin de la lutte des classes en régime capitaliste : tant qu'il y aura une division entre classes sociales, elles seront forcément, d'une manière ou d'une autre, en lutte. La fin de la lutte des classes ne peut advenir que par la fin des classes sociales.

Comment pourrait s'organiser la vie des êtres humains une fois supprimée l'organisation de la société sur la base du système du salariat ? Voilà ouvert un vaste champ d'invention, qui implique nécessairement des rapports humains pacifiés et solidaires, puisque dans une civilisation communiste, la liberté ce n'est pas le droit du plus fort.

Selon Marx et Engels, « *la libération de chaque individu se réalisera dans la mesure même où l'histoire se sera transformée complètement en histoire mondiale.* »[118] D'où la nécessité absolue d'un internationalisme permanent, de la lutte pour un monde sans État ni frontière, pour une communauté humaine mondiale. Engels écrit ainsi que « *les prolétaires dans tous les pays ont un seul et même intérêt, un seul et même ennemi, une seule et même lutte devant eux ; les prolétaires sont déjà en grande partie exempts de préjugés nationaux, et toute leur culture et leur mouvement sont essentiellement humanitaires, anti-nationaux. Les prolétaires seuls peuvent abolir la nationalité* »[119].
L'auto-émancipation socialiste marque la véritable émancipation de l'humanité. Selon les mots de Marx : « *le prolétariat peut et doit se libérer lui-même. Toutefois, il ne peut se libérer lui-même sans abolir ses propres conditions d'existence. Il ne peut abolir ses propres conditions d'existence sans abolir* toutes *les conditions d'existence inhumaines de la société actuelle* »[120].

La société sans classe sociale permet une humanité réconciliée. Contre les déterminismes, le socialisme permet plus de liberté, grâce au choix de chacun. Les êtres humains ne sont plus restreints par les préjugés et limitations de classe, de genre, de couleur de peau. Cela permettrait de libérer les interactions sociales. « *C'est seulement dans la société communiste que l'épanouissement original et libre des individus n'est pas un vain mot, car il dépend des liaisons entre les individus, liaisons qui consistent partie dans les conditions économiques, partie dans la nécessaire solidarité du libre épanouissement de tous, et enfin dans le mode d'activité universel des individus sur la base des forces productives existantes.* »[121]
Le communisme implique l'invention d'autres formes de vivre-ensemble, créées et gérées à la base. C'est aussi la généralisation de l'accès aux loisirs, à l'art et à la culture. L'objectif à atteindre est celui d'une société sans laissés pour compte, sans opprimés quels qu'ils soient – ce qui demande une attention permanente, et ce qui exige de ne pas croire à l'existence de solutions définitives : la situation sociale de tous et de chacun doit être évaluée sans se voiler la face. Cela implique de ne jamais sous-estimer les malheurs du présent au nom de ceux du passé ; de ne jamais tenir des inégalités, des injustices, des situations de misère comme allant de soi ou comme étant impossibles à résoudre.

Le socialisme et le communisme sont en fait un objectif identique : la socialisation et transformation radicale de l'appareil de production et de la production elle-même. Dans le système hiérarchique-capitaliste, les lieux de travail sont organisés en fonction de la réalisation maximale de profits. Il s'agit de changer ce qu'on produit, comment on le produit, et bien évidemment la répartition. Cela permet donc la réduction, puis l'abolition, des monstrueuses inégalités qui existent dans le monde. Le

[118] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1070.
[119] Friedrich Engels, « Das Fest der Nationen in London », 1846, dans *Marx-Engels-Werke*, tome II, p. 614.
[120] Karl Marx, *La Sainte famille*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 460.
[121] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1321.

communisme réel « *est un naturalisme achevé, et comme tel un humanisme* […] *il est la vraie solution du conflit de l'homme avec la nature, de l'homme avec l'homme* »[122].

7 : La transformation de la société, la révolution sociale

> « *Le 13 juin avait enlevé aux différents partis semi-révolutionnaires leurs chefs officiels ; les masses qui restaient y gagnèrent d'agir de leur propre chef* »
> Karl Marx[123]

La révolution socialiste implique à la fois le renversement du pouvoir oppresseur et la transformation des rapports sociaux. Il ne s'agit pas d'apporter des modifications, même importantes, à l'organisation sociale actuelle, mais bien de remplacer cette organisation sociale. Il ne s'agit pas de conserver l'essentiel du processus de production en changeant uniquement les propriétaires ou la répartition des produits, mais bien de changer radicalement le processus productif : ce qu'on produit, comment on produit, etc.

La révolution sociale pour être authentique ne peut être que majoritaire. « *Une politique "pour le peuple" qui ne se fait pas "par le peuple" ne se fait finalement pas du tout* »[124]. C'est la société se transformant elle-même, par elle-même – et non sous pression extérieure.
La révolution socialiste, que l'on peut également appeler révolution communiste, est un mouvement mondial, « *c'est la révolution sociale du prolétariat mondial.* »[125]

« *La société capitaliste n'est rien d'autre que la domination plus ou moins voilée de la violence.* »[126]
La violence est une conséquence des formes d'organisation sociale qu'il s'agit de remplacer, elle figure parmi les maux à détruire, et ne peut donc pas servir à l'émancipation. Les moyens condamnables ne rapprochent pas du but, au contraire ils condamnent ce but. D'où la nécessité d'une révolution non-violente.
Les socialistes « *n'attendent pas la réalisation du but final de la violence victorieuse d'une minorité* »[127]. D'après Engels, ce sont justement les socialistes et communistes qui tendent à supprimer la violence dans un mouvement : « *dans la proportion où le prolétariat contiendra en lui des éléments socialistes et communistes* [c'est-à-dire des travailleurs conscients]*, la révolution présentera moins d'effusion de sang* »[128].
La révolution au sens marxiste n'est donc pas la violence, mais la transformation des structures sociales, des rapports sociaux, le changement de mode de production : passer à des structures économiques et politiques différentes. Les moyens et formes peuvent varier suivant les circonstances et les conditions. Déjà au XIXe siècle – le siècle du blanquisme, des insurrections de rue et des barricades – Marx déclarait : « *il existe des pays comme l'Amérique, l'Angleterre, et si je connaissais mieux vos institutions j'ajouterais la Hollande, où les travailleurs peuvent arriver à leur but par des moyens pacifiques.* »[129] Selon Engels, « *Le temps des coups de main, des révolutions exécutées par de petites minorités conscientes à la tête de masses inconscientes est révolu. Là où il s'agit d'une transformation complète de l'organisation sociale, il faut que les masses elles-mêmes y coopèrent, qu'elles aient déjà compris elles-mêmes de quoi il retourne, pour quoi elles censées intervenir, corps*

[122] Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, dans Karl Marx, *Œuvres*, Pléiade, tome II, p. 79.
[123] Karl Marx, *Les Luttes de classe en France*, « Du 13 juin 1849 au 10 mars 1850 ».
[124] Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Nagel, 1966, p. 204.
[125] Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, Smolny, 2008, p. 173.
[126] Karl Liebknecht, discours prononcé à Berlin, décembre 1918, dans *Militarisme, guerre, révolution*, op. cit., p. 241.
[127] Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*
[128] Friedrich Engels, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, Costes, 1933, tome II, p. 278.
[129] Karl Marx, « Discours d'Amsterdam » ou « La révolution non violente », septembre 1872, cité dans Boris Nicolaïevski et Otto Maechen-Helfen, *La Vie de Karl Marx, l'homme et le lutteur*, Gallimard, 1970, p. 410.

et âme. »[130] Quelle que soit sa forme, la révolution sociale exige en tout cas une implication des masses dans la chose publique et sa transformation, et des progrès structurels d'égalité et de solidarité.

« *Manquer de liberté, tel est pour l'homme le véritable danger de mort* »[131]. Spontanément, il y a des résistances face aux conditions inhumaines, des actions – souvent collectives, parfois individuelles – pour empêcher des injustices, etc. Dans le système capitaliste, les travailleurs forment « *une classe qui constitue la majorité de tous les membres de la société et d'où émane la conscience de la nécessité d'une révolution en profondeur, la conscience communiste, celle-ci pouvant, naturellement, se former aussi parmi les autres classes grâce à l'appréhension du rôle de cette classe* »[132]. La conscience communiste spontanée provient de l'expérience vécue de la vie en régime hiérarchique-capitaliste, de l'expérience des rapports sociaux, des luttes sociales[133].
Si le moyen contredit la fin, il empêche sa réalisation. « *Une fin qui a besoin de moyens injustes n'est pas une fin juste* »[134]. Au contraire, « *le caractère éthique de la pratique révolutionnaire se manifeste sous l'aspect de l'adéquation totale entre les moyens et la fin* »[135]. Chacun peut s'intégrer librement à la nouvelle organisation sociale tout en participant à son élaboration.
La révolution ne peut gagner que si elle est faite d'un bout à l'autre par la majorité, ce qui implique que les masses sont le nouveau pouvoir – qui remplace la domination de la classe capitaliste. Remplacer le pouvoir de la bourgeoisie par un autre pouvoir d'une petite minorité, même « au nom du prolétariat », entraînerait la mise à l'écart des masses et donc l'échec de la révolution, soit de l'extérieur (la bourgeoisie reprenant directement le pouvoir), soit de l'intérieur (la minorité dirigeante devenant un pouvoir contre les masses). Les faiblesses de la révolution peuvent permettre l'émergence d'une nouvelle classe dirigeante, ou même le retour de la classe dominante précédente, sous des formes plus ou moins modifiées. D'où la nécessité d'une vigilance constante, notamment en évitant les formes figées qui entraîneraient une bureaucratisation.
Ce qui est nécessaire, c'est un processus révolutionnaire d'auto-émancipation et de transformation radicale de la société, et pas une insurrection violente. « *La classe ouvrière a besoin de discernement. Non seulement il lui faut connaître la société dans sa complexité, mais il lui faut cette sagesse intuitive qui naît directement des conditions de vie, cette indépendance d'esprit qui prend racine dans le principe pur et simple de la lutte de classe pour la liberté.* »[136]

La classe capitaliste exerce sa domination par deux biais (qui se recoupent) : politique et économique. La révolution socialiste-démocratique est sociale car c'est une prise de pouvoir à tous les niveaux par les masses elles-mêmes, afin de réaliser la socialisation des moyens de production – donc la propriété commune de ce qui était auparavant le capital constant, et l'abolition du salariat. Dans les périodes révolutionnaires, le social conquiert le champ spécialisé et hiérarchisé du politique, c'est une appropriation du politique, autrement dit la démocratie sociale.
Seul un mouvement populaire massif et conscient peut transformer radicalement les structures de la société, permettant le passage d'une société hiérarchique-capitaliste à une société démocratique-socialiste. Déjà dans les mobilisations au quotidien (dont les mouvements de grève auto-organisés), la concurrence entre les travailleurs cesse et est remplacée par l'association des travailleurs.

---

[130] Friedrich Engels, Introduction à *Les Luttes de classes en France*, 1895, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome IV, Pléiade, 1994, p. 1135. Déjà, le 3 novembre 1892, Engels écrivait à Paul Lafargue : « *L'ère des barricades et batailles de rue est passée à jamais* ».
[131] Karl Marx, « Les Délibérations de la sixième diète rhénane », *Rheinische Zeitung*, mai 1842, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 178.
[132] Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1122.
[133] « *L'opposition de la bourgeoisie et du prolétariat a fait naître des conceptions communistes et socialistes* » (Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1306).
[134] Karl Marx, « Les Délibérations de la sixième diète rhénane », dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 177.
[135] Maximilien Rubel, introduction à *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, Payot, 1970, tome 1 (« *Sociologie critique* »), p. 34.
[136] Anton Pannekoek, *Les Conseils ouvriers*, Spartacus, 1982, tome II, p. 166.

L'approfondissement de cette libre association des travailleurs, et sa généralisation, peuvent être le commencement d'un mouvement de cette nature.

Il existe actuellement des Assemblées Générales, coordinations, comités d'action, etc. Rien ne peut remplacer la création par le mouvement réel, vivant, qui est en évolution constante. « *Nous appelons communisme le mouvement* réel *qui abolit l'état actuel des choses.* »[137]
Cette révolution ne peut s'épanouir qu'avec un maintien ou accroissement des libertés publiques (de presse, d'expression, etc.). Liberté de débat et possibilité permanente de contestation publique des décisions prises à quelque niveau que ce soit : sans cela, il ne peut pas y avoir de conscience révolutionnaire. Si les révolutionnaires sont des défenseurs des contre-pouvoirs, ce n'est pas seulement parce qu'ils n'ont pas le pouvoir, mais parce qu'ils savent que tant qu'il existe des pouvoirs, les contre-pouvoirs sont indispensables ; et ce constat reste vrai pendant une révolution émancipatrice. « *La révolution prolétarienne abolit, avec la liquidation de toutes les classes, le prolétariat en tant que classe et crée par là un nouvel agent de progrès – la communauté d'hommes libres qui organisent leur société en accord avec les possibilités d'une existence humaine pour tous ses membres.* »[138] La révolution sociale est une invention collective. De nouvelles formes sont à créer, de nouveaux rapports sociaux sont à naître. On n'est jamais sûr de quels fruits mûriront, et de quel fruit l'humanité choisira parmi ceux-là de cueillir. Comme l'a écrit Herbert Marcuse : « *La réalisation des objectifs du marxisme dépend de la solution du conflit entre les forces productives et le caractère répressif de leur organisation et de leur usage. Suivant Marx, l'abolition du capitalisme n'est pas une fin en soi, mais le moyen de résoudre ce conflit, et de mettre par là un terme à l'asservissement de l'homme par son travail, et à l'exploitation de l'homme par l'homme.* »[139]

Conclusion

> « *Le besoin et la fatalité de la révolution sont aussi universels que le désespoir des peuples piétinés, sur lesquels vous avez élevé vos trônes* »
> Karl Marx[140]

Le marxisme est d'abord une méthode pour l'analyse critique de la réalité sociale vécue par les êtres humains. Le marxisme, outil de critique sociale, contribue à mieux connaître et comprendre le monde dans lequel nous vivons. C'est ensuite une série d'indications afin de parvenir à une autre organisation sociale, débarrassée de l'exploitation et de l'aliénation.
Etre marxiste, c'est s'engager dans les luttes sociales, placer son action dans le cadre de l'intérêt des exploité-e-s. Chacun peut participer au sein de la classe sociale travailleuse au mouvement global vers l'auto-émancipation, en luttant avec à l'esprit une perspective d'ensemble, que ce soit au sein de manifestations, grèves, comités de lutte, syndicats, diverses structures politiques, associatives, militantes. L'espoir, ce sont les luttes spontanées qui surgissent contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation.

Il n'y a donc pas de « recette », pas de doctrine toute faite qu'il ne resterait plus qu'à appliquer. Cependant, une activité « marxiste » se base forcément :
- sur la connaissance critique de l'état actuel de la société.
- sur la participation active aux mobilisations sociales, contre l'exploitation ; aux mouvements pour plus d'égalité, plus de liberté.

---

137 Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1067 (souligné dans l'original).
138 Herbert Marcuse, « Le concept marxiste de la transition vers le socialisme - la conception originelle », dans *Le Marxisme soviétique*, Gallimard, 1963, p. 14.
139 Herbert Marcuse, *Le Marxisme soviétique*, Gallimard, 1963, p. 126-127.
140 Karl Marx, « Spree und Mincio », *Das Volk* n° 8, 25 juin 1859, traduit par Maximilien Rubel dans *Karl Marx devant le bonapartisme*, réédité dans Karl Marx, *Les Luttes de classes en France*, Gallimard, 2002, p. 399.

- sur la pratique permanente de l'esprit critique.

Au-delà des mythes, des mensonges et des déformations diverses, en particulier des états autoritaires prétendus « socialistes » comme l'URSS[141], le marxisme est une composante du mouvement visant à une transformation radicale du monde, par l'abolition du capitalisme, des Etats, des frontières, des exploitations et des dominations, des inégalités, et des entraves à la liberté de tous. L'objectif est « *l'instauration du règne de la liberté sur les fondements matériels que constituent les rapports de production socialistes.* »[142]
On parle de façon significative de « temps libre », expression qui marque l'opposition entre la liberté et le temps emprisonné, sacrifié dans le salariat. L'objectif est de permettre à chacun d'avoir des loisirs libres, qui ne consistent plus en un temps de « récupération » pour que la force de travail soit à nouveau disponible dans les meilleures conditions pour être exploitée dans le cadre du système salarial. Mais il ne faut pas pour autant se faire d'illusions : « *il est évident qu'une civilisation des loisirs* [...] *n'aurait rien de "rose". Point de paradis, ni de fin à l'histoire. On aura d'autres malheurs (et d'autres plaisirs), voilà tout.* »[143]
Pour Maximilien Rubel, il ressort des idées fondamentales de Marx un « *triple objectif : l'abolition du travail aliénant et donc du mode de production capitaliste ; l'abolition des classes sociales ; l'abolition de l'État* »[144]. Partant du principe que « *personne ne doit être soumis à un tiers sous prétexte que celui-ci détient le capital* »[145], une transformation des rapports sociaux s'impose pour réaliser la liberté de chacun et de tous. Il s'agit de trouver en pratique les moyens de vivre en société sans les monstres froids que sont le capital et la bureaucratie.

Le marxisme outil de critique sociale est bien vivant ; et à l'opposé, on ne peut que se réjouir du fait que le mensonge qu'était l'idéologie qui usurpait le nom de « marxiste » soit moribonde. Aujourd'hui, l'unité dans l'action de tous les partisans de l'auto-émancipation des travailleurs, par-delà les étiquettes héritées du passé, doit être favorisée par ceux qui se pensent « marxistes »[146].
L'auto-émancipation des travailleurs, abolissant le travail contraint et la division en classes sociales, et mettant fin aux différentes formes d'oppression sociale, constituerait l'émancipation de l'humanité.

Critique Sociale.

Bibliographie

Karl Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 4 tomes parus, 1963-1994, 7596 pages. Sous la direction de Maximilien Rubel.
* Tome I : *Economie I*, 1963, 1821 pages.
* Tome II : *Economie II*, 1968, 1970 pages.

[141] Ce système était une trahison, dans l'esprit et même dans les mots, de la pensée de Marx. Lénine se revendiqua explicitement du capitalisme d'État : « *Il faut nous mettre à l'école du capitalisme d'État allemand, l'assimiler de toutes nos forces, ne pas hésiter devant des méthodes dictatoriales* » (Lénine, mai 1918, dans *Œuvres*, Ed. Sociales, tome 36, p. 101. Ces propos de Lénine sont complètement anti-marxistes). Le capitalisme d'État fut le régime économique de l'URSS et des autres États du même type. C'était « *la dictature, non point du, mais sur le prolétariat et la paysannerie* » (Herbert Marcuse, *Le Marxisme soviétique*, op. cit., p. 94).
[142] Maximilien Rubel, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1771.
[143] Guy Debord, lettre à Frankin du 28 décembre 1958, *Correspondance volume 1*, Arthème Fayard, 1999, p. 172.
[144] Maximilien Rubel, dans Karl Marx, *Œuvres*, tome III, p. 1739.
[145] Erich Fromm, *De la désobéissance, et autres essais*, Laffont, 1983, p. 100.
[146] Daniel Guérin parlait de l'anarchisme et du marxisme comme « *des frères jumeaux entraînés dans une dispute aberrante qui en a fait des frères ennemis. Ils forment deux variantes, étroitement apparentées, d'un seul et même socialisme ou communisme.* […] *Leur stratégie à long terme, leur but final est, somme toute, identique. Ils se proposent de renverser le capitalisme, d'abolir l'État, de se passer de tous les tuteurs, de confier la richesse sociale aux travailleurs eux-mêmes.* » Daniel Guérin, *Pour le communisme libertaire*, op. cit., p. 27-28.

* Tome III : *Philosophie*, 1982, 1976 pages.
* Tome IV : *Politique I*, 1994, 1829 pages.
Ces quatre volumes constituent à ce jour la meilleure édition de Marx en français. Ils contiennent notamment les textes suivants : *Misère de la philosophie*, *Manifeste communiste*, *Travail salarié et capital*, *Critique de l'économie politique*, *Adresse inaugurale et statuts de l'Association Internationale des Travailleurs*, *Le Capital*, *Manuscrits de 1844*, *Principes d'une critique de l'économie politique* (*Grundrisse*), *La Sainte famille*, *Critique de la philosophie politique de Hegel*, *L'Idéologie allemande*, *Les Luttes de classes en France*, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, etc.

Des textes issus de ces 4 tomes sont réunis dans :
Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, 1994, 697 pages.
Karl Marx, *Les Luttes de classes en France*, Gallimard, 2002, 688 pages.
Karl Marx, *Le Capital, livres 1, 2 et 3*, Gallimard, 2008, 3324 pages (2 tomes).

Quelques autres éditions utiles de textes de Marx :
Karl Marx, *La Guerre civile en France, 1871 : édition nouvelle accompagnée des travaux préparatoires de Marx*, Ed. sociales, 1968.
Karl Marx, *Interview avec Johann Hamann le 30 septembre 1869*, Volksstaat n° 17, 27 novembre 1869, traduction française dans *La Révolution prolétarienne* n° 23, novembre 1926 (reprise dans *Critique sociale* n° 1, octobre 2008).
Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Ed. sociales, 2012.
Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits "Grundrisse"*, Ed. sociales, 2011.
Karl Marx, *Le Chapitre VI, manuscrits de 1863-1867*, Ed. sociales/Geme, 2010.
Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste, Payot, 1970, 2 tomes : « Sociologie critique » et « Révolution et socialisme ». Réédition Payot, 2008.
Karl Marx, *Herr Vogt*, Costes, 1927-1928 (3 tomes).
Karl Marx, *Bolivar y Ponte*, Sulliver, 1999.

Autres ouvrages[147] :
Miguel Abensour, *La Démocratie contre l'État*, Le Félin, 2004.
Max Adler, *Démocratie et conseils ouvriers*, Maspero, 1967.
Max Adler, *Démocratie politique et démocratie sociale*, Anthropos, 1970.
Max Adler, *Le Socialisme de gauche*, Critique sociale, 2014.
Serge Albat, Julien Coffinet, Maurice Pineau et Raymond Sibor, *Faillite du marxisme ?*, Nouveau Prométhée, s. d. (1934).
Bert Andréas, *Le Manifeste communiste de Marx et Engels, histoire et bibliographie, 1848-1918*, Feltrinelli, 1963.
Maurice Barbier, *La Pensée politique de Karl Marx*, L'Harmattan, 1992.
Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, Gallimard, 1993-1994 (2 tomes).
Claude Berger, *Marx, l'association, l'anti-Lénine : vers l'abolition du salariat*, Payot, 1974.
Alain Bihr, *Les Rapports sociaux de classes*, Page Deux, 2012.
Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Le Système des inégalités*, La Découverte, 2008.
Julien Borchardt, *Le Matérialisme historique, introduction à la conception matérialiste de l'Histoire*, L'Eglantine, 1931.
Yvon Bourdet, *Communisme et marxisme*, Brient, 1963.
Yvon Bourdet et Alain Guillerm, *Clefs pour l'autogestion*, Seghers, 1977.
Serge Bricianer, *Pannekoek et les conseils ouvriers*, EDI, 1977.
Emmanuel Carsin, *Marx, l'action et l'histoire*, Ellipses, 2007.
Guy Debord, *Œuvres*, Gallimard, 2006.
Friedrich Engels, *Esquisse d'une critique de l'économie politique*, Allia, 1998.
Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Costes, 1948.

[147] Nous n'indiquons pas toujours la dernière édition en date, lorsqu'une édition précédente est meilleure.

Friedrich Engels, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, Costes, 1933 (2 tomes).
Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Les Revues, 1930.
John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Ed. Amsterdam, 2011.
Erich Fromm, *La Conception de l'homme chez Marx*, Payot, 2010.
Joseph Gabel, *La Fausse conscience*, Ed. de minuit, 1977.
Daniel Guérin, *Pour le communisme libertaire*, Spartacus, 2003.
Michael Heinrich, *Comment lire le Capital de Marx ?*, Smolny, 2015.
Sidney Hook, *Pour comprendre Marx*, Gallimard, 1936.
Max Horkheimer, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Gallimard, 1974.
Karl Korsch, *Karl Marx*, Champ libre, 1976.
Krisis, *Manifeste contre le travail*, 10/18, 2002.
Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Giard, 1928.
Paul Lafargue, *Paresse et révolution, écrits 1880-1911*, Tallandier, 2009.
Paul Lafargue et Wilhelm Liebknecht, *Souvenirs sur Marx*, Ed. du Sandre, 2008.
Lucien Laurat, *Le Marxisme en faillite ? Du marxisme de Marx au marxisme d'aujourd'hui*, Tisné, 1939.
Michael Löwy, *La Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Ed. Sociales, 1997.
Rosa Luxemburg, *Le But final, textes politiques*, Spartacus, 2016.
Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du Capital*, Smolny & Agone, 2019.
Rosa Luxemburg, *La Brochure de Junius*, Smolny & Agone, 2014.
Rosa Luxemburg, *Grève de masse, parti et syndicats*, La Découverte, 2001.
Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, Smolny & Agone, 2021.
Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Ed. de minuit, 2003.
Herbert Marcuse, *Le Problème du changement social dans la société technologique*, suivi de *Marxisme et féminisme*, Homnisphères, 2007.
Paul Mattick, *Marx et Keynes*, Gallimard, 2010.
Paul Mattick, *Le Marxisme, hier, aujourd'hui et demain*, Spartacus, 1983.
Anton Pannekoek, *Les Conseils ouvriers*, Spartacus, 1982-2010 (2 tomes).
Anton Pannekoek et Josef Strasser, *Nation et lutte de classe*, UGE, 1977.
Kostas Papaïoannou, *L'Idéologie froide*, Encyclopédie des Nuisances, 2009.
Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale*, Mille et une nuits, 2009.
David Riazanov, *La Confession de Karl Marx*, Spartacus, 1969.
Marcel Roelandts, *Dynamiques, contradictions et crises du capitalisme*, Contradictions, 2010.
Maximilien Rubel, *Karl Marx, essai de biographie intellectuelle*, Klincksieck, 2016.
Maximilien Rubel, *Marx critique du marxisme*, Payot, 2000.
Maximilien Rubel, *Bibliographie des œuvres de Karl Marx*, Rivière, 1956 et *Supplément à la bibliographie des œuvres de Karl Marx*, Rivière, 1960.
Luc Somerhausen, *L'Humanisme agissant de Karl Marx*, Richard-Masse, 1946.
Michel Vadée, *Marx, penseur du possible*, L'Harmattan, 1998.
Simone Weil, *Leçons de philosophie*, 10/18, 1966.

Brochures :

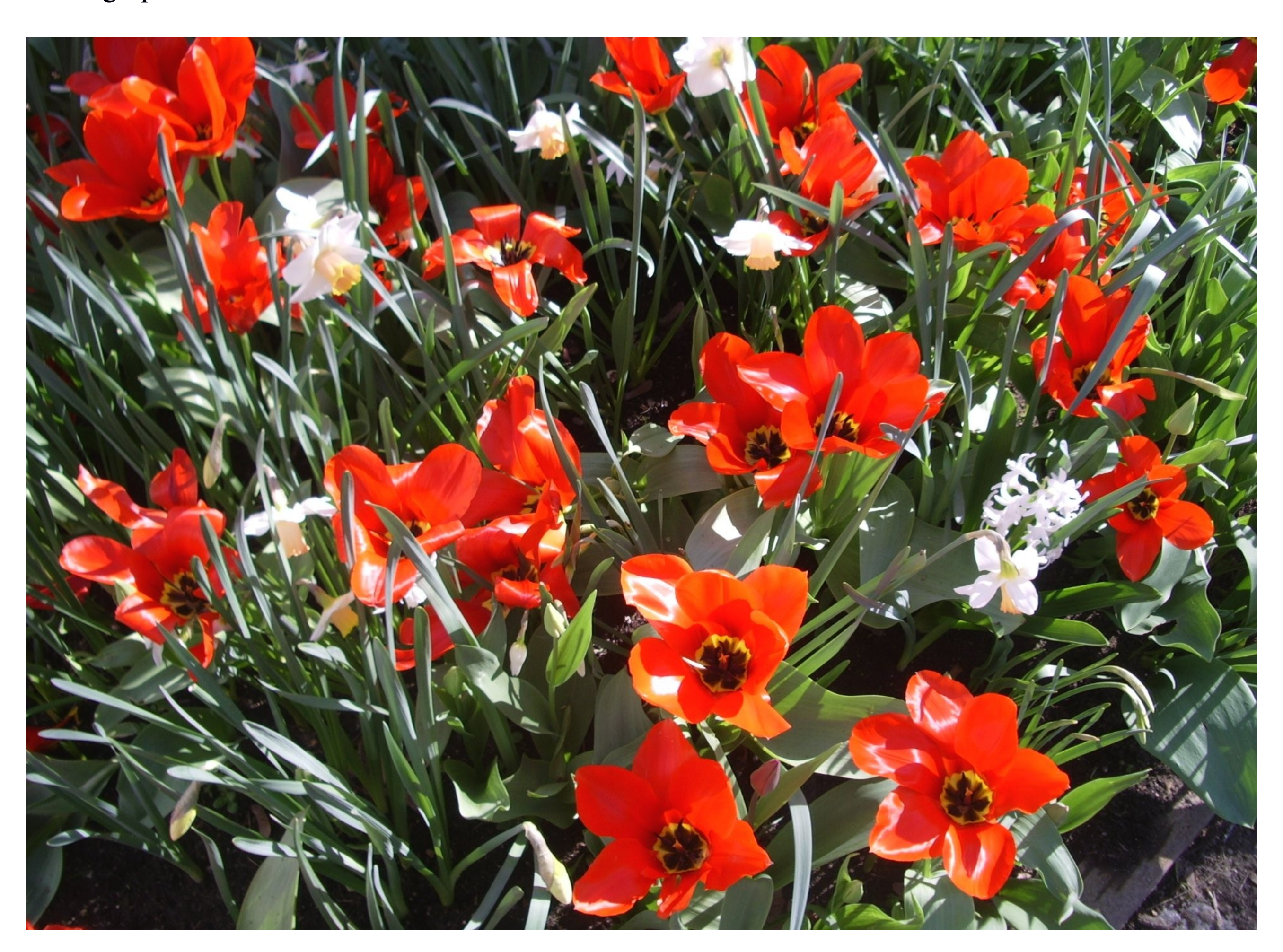
Cercle Communiste Démocratique, *Déclaration et statuts*, 1931.
Démocratie Communiste (Luxemburgiste), *Textes pour le socialisme-communisme*, 2009.
Mouvement Socialiste Mondial, *Les Principes du socialisme expliqués*, 2007.

Revues :

La Critique sociale (1931-1934, 11 numéros parus).
Spartacus (1934-1935, 10 numéros parus).
Masses (1939, 3 numéros parus).
Socialisme ou barbarie (1949-1965, 40 numéros parus).

Internationale situationniste (1958-1969, 12 numéros parus).
Etudes de marxologie (1959-1994, 31 numéros parus).
Critique sociale (depuis 2008, 44 numéros parus à ce jour : www.critique-sociale.info).

Sommaire :



« L'émancipation de la classe travailleuse ne peut être que l'œuvre de la classe travailleuse elle-même, comme le dit le Manifeste communiste *; et par classe travailleuse, il ne faut pas entendre une direction de parti de sept ou douze membres, mais la masse prolétarienne consciente elle-même »*
Rosa Luxemburg

Critique Sociale

www.critique-sociale.info